

François
Nourissier
Les orphelins
d'Auteuil



Sous ce titre ambigu, voici une histoire d'amour. Sous des airs de se fuir, de se jouer l'un de l'autre, les héros de cette histoire souffrent d'un vieux mal : ils sont seuls et ne se rejoindront pas. A la première page du récit Laurence et Roland se quittent ; à la troisième ils se retrouvent et ne résistent pas à la tentation de risquer une nouvelle fois leur chance. L'ennemi les guette : le temps, la fierté, l'ennui, le souci obstiné de faire bonne figure. Des rues de Paris aux routes italiennes, ce voyage est une course amère au bonheur. A la lecture de ce roman, un des premiers de l'auteur, on découvre déjà l'immense talent de l'écrivain, membre de l'Académie Goncourt, critique littéraire, essayiste.

OceanofPDF.com

FRANÇOIS NOURISSIER

LES ORPHELINS D'AUTEUIL

roman

PRESSES POCKET

OceanofPDF.com

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

1 - UNE AME ACTIVE

2 - UNE MOBILITE FUNESTE

Copyright d'origine

Achévé de numériser

OceanofPDF.com

ŒUVRES DE FRANÇOIS NOURISSIER

DANS PRESSES POCKET :

LE CORPS DE DIANE
LES ORPHELINS D'AUTEUIL

OceanofPDF.com

1

UNE AME ACTIVE

OceanofPDF.com

« ... Je ne sais pas si je vous regrette ; mais vous me manquez comme mon plaisir, et je crois que les âmes actives et sensibles y tiennent trop fortement... »

Mlle DE LESPINASSE.

OceanofPDF.com

UNE femme vous a trompé, vous ne l'imaginez plus que les jambes en l'air. Ce fut mon premier souci lorsque Laurence m'apprit qu'elle était au pouvoir d'un autre. Nous étions dans sa chambre et c'était un matin. Je fis bonne figure. Avec un adversaire inattendu la règle est de composer. Déjà, alors que Laurence s'expliquait encore, je mesurais la liberté prise en un instant vis-à-vis d'elle et je découvrais avec satisfaction que le pouvoir de me blesser, qu'elle avait exercé quand je l'aimais, elle le perdait en me trahissant. C'est à cette bonne surprise que nous dûmes sans doute de nous épargner les excès de langage. Nous étions l'un et l'autre passionnément occupés de notre *allure* et soucieux, dans le moment où nous perdions notre partie, de bien mener la scène où le hasard nous jetait. Nous ne voulions en perdre aucune péripétie ni en gâter l'éclat, que nous souhaitions courtois, glacé. Le lit était dans un grand désordre mais la vraie Laurence, habile à l'aveu comme d'autres le sont à l'hypocrisie, la Laurence délivrée, en tout point semblable à une Laurence fidèle, restait adossée sagement à ses oreillers.

Etre en reste ? Inventer, plutôt. Mais ce ne fut pas nécessaire. Mes seuls mensonges par omission suffirent à équilibrer nos comptes. Quelque soumis qu'il ait été, un homme abusé ne fait pas cadeau de son élégance. Je fus avant de le savoir moi-même dans la peau de ce justicier, de ce marchand. Ah, la vieille monnaie ! Vieille comme la colère. Je retrouvai des maîtresses d'une nuit comme on brandit des factures.

A chaque nom cité je guettais sur le visage de Laurence l'amertume que je mettais dans mon attaque. Car cette colère était faite surtout de tristesse : le plaisir que je révoquais en doute m'avait appartenu trois années, aussi bien qu'à Laurence. En connaisseur, et dans un sentiment mêlé d'estime et de pitié, j'appréciais le tour de force réussi du sourire, si peu crispé. J'avais dans la tête une chanson qui nous avait fait rire : « Le petit Turco se battit en brave. Le petit Turco se battit encore... » Lorsque je dis « Nathalie » Laurence leva les sourcils, car elle ignorait la personne et jusqu'à son prénom. « Anne » fut saluée d'un sourire, puisque, de notoriété publique, Anne était folle. Bien que j'ignorasse tout à fait à cette époque que j'étais dans la disposition d'aimer Cécile, j'évitai à dessein de prononcer son nom. Nous reprîmes souffle. Le petit Turco trouva une voix passable pour dire :

— A Sorrente, l'été dernier...

J'eus un geste de diplomate, l'inclinaison de tête qui veut dire, chez le curé mondain, qu'il ne veut pas le savoir, ou bien qu'une faiblesse ne va jamais seule. Quatre à deux. Tel fut, ce matin-là, le score de l'honneur. Puis nous nous contemplâmes en silence, accablés l'un et l'autre de fatigue, d'indulgence et de douceur, le tour étant fait de ce qu'on nomme une histoire d'amour.

Nous en viendrons à plus de détails.

*

Nous nous quittâmes ce jour-là et près d'une année s'écoula sans que le hasard nous remît en présence. Il fallut au sort qui nous séparait un zèle étrange pour que ce long intervalle fût possible. Moi-même je ne fis rien qui pût me rapprocher de Laurence, et j'apportais au contraire, les premiers mois, une attention presque maniaque à écarter de nous les périls d'une rencontre. Il n'y avait point là de répugnance de ma part, mais la sorte d'obstination qu'on met parfois aux choses difficiles. Ces premiers mois furent en effet occupés à la basse besogne des ruptures. La plus délicate est le partage des lieux et des personnes. Un couple heureux met ses amis en commun, il prend l'habitude de vérifier l'excellence de son bonheur dans certains lieux qu'il élit. Ce sont généralement des endroits de première rencontre ou de première conversation — restaurants, bars, villégiatures — qui finissent par constituer un arsenal de souvenirs et de symboles propres à réveiller, pour un soir ou pour une semaine, une ferveur assoupie. Nous connaissons tous cela. C'est le premier soin des amants lorsqu'ils sont lucides : ils consacrent les jours qui suivent immédiatement leur rencontre à l'évocation de celle-ci et le font de préférence dans les lieux qui l'abritèrent. Ils assurent ainsi au plus vite à leur aventure une espèce de résistance romanesque, sur laquelle ils s'appuieront de confiance à la première satiété. Il ne faut point tarder à reconnaître ces lieux, à y pèleriner. C'est faute d'avoir fait ces petits voyages, faute aussi d'avoir suffisamment parlé de leur amour avec émerveillement et comme d'un miracle, que les amants se retrouvent si démunis après quelques semaines. Les circonstances peuvent prêter à ces données initiales du pittoresque ou du pathétique, dont l'absence nuirait à toute l'aventure. L'Italie, un sort

contraire, l'obligation du secret sont de meilleures circonstances. Paris, la vie quotidienne, les familles sont les dangereux ennemis de l'amour.

Par un mouvement inverse, les mois qui suivent une rupture doivent être réservés, toute autre affaire cessante, à déprendre la mémoire de ses pièges, à éliminer du cycle des habitudes celles qu'on avait en commun, et, dans les meilleurs cas, à partager les dépouilles. Je me flatte d'avoir été vis-à-vis de Laurence, dans ce partage, d'une générosité assez large. J'abandonnai à mon ancienne amie tous les peintres, un vaste quartier de Paris, celles de nos connaissances qui possédaient des maisons de campagne, les restaurants italiens de la rue des Canettes et l'auberge de Port-Royal où nous avions nos habitudes. Elle se retrouva donc, après trois années, seule propriétaire des Galeries, des Musées et des Vernissages ; autorisée à la flânerie entre Montparnasse et la Seine ; libre de passer aux champs ses fins de semaine, aussi bien seule chez des amis à cultiver mon souvenir, qu'avec un homme, à Port-Royal, à me trahir. Ce sont là, sur soi-même et sur autrui, des pouvoirs point négligeables, que je me félicitai assez longtemps, avec une pointe d'amertume, d'avoir rendus sans rechigner à Laurence. Je me réservai les éditeurs, les maisons littéraires, les cocktails littéraires, les vacances littéraires, voire deux ou trois écrivains. La logique voulait que je conservasse également la pratique des maisons où se font, pour les misérables de la plume, de riches rencontres. Tel qu'il résultait de notre accord ce partage paraissait nous promettre, Laurence et moi, à un avenir de labeur, à quelque façon louis-philipparde de lutter par le travail contre la solitude. Il n'en fut rien bien entendu. Laurence avait autant que moi horreur des réactions de santé. Le bruit courut qu'elle ne peignait plus, que je n'écrivais rien, et l'on parla de notre abandon. Cette morale artisanale la choqua certainement comme elle me choquait. A seule fin de répondre au mal par le mal nous nous tournâmes tous deux vers des solutions à peine moins sottes, mais qui présentaient, à mes yeux au moins, l'avantage de la facilité. On cessa de parler de notre abandon pour parler de nos aventures. Nous devînmes, chacun de son côté, des personnes qui se couchent tard. Puis nous nous fixâmes presque en même temps, comme si nous eussions respecté, sans nous être concertés, et chacun à sa façon, les usages d'un code, l'espèce d'économie de la solitude qui succède aux défaites de la passion. Je m'avisai que Cécile, jusqu'alors maintenue à la lisière de ma vie, était aimable, cependant que Laurence donnait le spectacle d'une

découverte et d'une faveur parallèles aux miennes, dont bénéficia, quatre mois après notre rupture, un homme dont le nom n'importe pas ici.

Il semblait que les choses dussent rester en l'état. Nous avions oublié. Nous n'avions pas souffert. Nous avions évité la triviale occasion des rencontres. Tout semblait indiquer que nous éviterions les triviales surprises de la comparaison. Au cours de ces six mois personne ne nous prit en défaut. Nous passâmes pour avoir le cœur sec, puis habile, mais jamais nous ne fûmes suspects de *romantisme*. Il est vrai que nous étions d'un âge et d'un temps où de longues plaintes ne soulignent pas les brèves blessures. Cette brièveté, précisément, je compris qu'on nous en faisait obligation après nous en avoir tenu rigueur. S'il nous arrivait désormais d'y manquer l'on ne tarirait pas de sarcasmes à notre endroit. Le cœur étroit, les lèvres minces : c'était là notre portrait, et qu'on ne s'avisât pas d'en déranger le trait. Les gens vivent sur ces définitions qu'ils donnent d'autrui, ils poussent au type, ils stylisent. La grande affaire est de fixer son style avant que les autres ne s'y emploient. Il est vrai que Laurence et moi nous prêtions à ce jeu. On me la décrivit, vers cette époque, toute durcie, apprêtée, soumise aux lois du sourire — parfaite. Pour moi, ma mollesse était une rectification permanente à l'image de l'amant consolé. J'eus le tort d'hésiter. Alors que l'on m'offrait ce rôle vraisemblable et somme toute flatteur, je voulus l'interpréter à ma façon, consacrer un peu de tristesse au souvenir de Laurence, assouplir la figure. J'allai dîner une fois ou deux rue des Canettes, — bref : Cécile m'agaça.

Je pourrais faire aujourd'hui le portrait de Cécile par référence à celui de Laurence, jouer au « l'une et l'autre », montrer en quoi ce cœur double que je porte avec compassion s'est ressoudé parfois, dans les moments où j'oscillais entre ces deux amours en faisant de l'incertitude la loi selon laquelle je pouvais aimer à la fois Laurence et Cécile, et mieux aimer chacune dans la mesure où j'aimais aussi l'autre. Mais je craindrais d'y mettre la même complaisance dont on m'accusa lorsque ces tentations cohabitèrent en moi. Une complaisance contre laquelle il m'arriva de m'insurger sans cesser pour cela de m'en flatter. Car je n'ai pas aimé Cécile pour ses différences d'avec Laurence, pour l'allure de liberté que ces différences m'accordèrent, de même que je n'ai pas regretté, en regrettant Laurence au bout de quelques mois, ce qu'elle possédait que Cécile ne possédait pas, ou ce qu'elle cultivait qui serait toujours étranger à Cécile. Il s'est trouvé simplement qu'elles éveillaient chacune en moi une sensibilité

que l'autre ne touchait pas, et que j'eus la nostalgie, du jour où ces deux endormies eurent été éveillées, d'un monde où je pourrais partager mes soins entre deux façons d'aimer, puisque désormais une seule d'entre elles me paraissait un peu courte. Mes fuites et mes retours n'eurent pas d'autre origine. J'étais dans la situation d'un voyageur qui balancerait entre deux contrées également nécessaires à sa fureur d'exploration. J'oubliais seulement que la fin de ces partages est la pauvreté, la loi de ces découvertes successives que l'une gâte l'autre sans la rendre moins nécessaire, mais en interdit le plus souvent l'exploitation méthodique.

Laurence était peintre, j'étais écrivain. Entendons bien : un petit peintre, un petit écrivain. Lorsque nous nous rencontrâmes nous étions déjà, l'un et l'autre, encombrés de tout notre attirail. Je voudrais parler sans malignité de la peinture de Laurence. Elle n'était pas exactement une personne qui fait des toiles. Son rapport à la peinture était plus complexe que cela. Laurence était en coquetterie avec la peinture. La peinture sortait d'elle avec une lenteur, une circonspection extrêmes. On eût dit le tête-à-tête de deux ennemis possibles. Lorsque Laurence s'enfermait dans son atelier je n'avais pas le sentiment de la laisser seule. Il me semblait qu'elle allait y retrouver une vieille complice, personnifiée par le froid, ou le chaud, ou l'envie de s'étendre sur le divan en fumant. Parfois de cette confrontation sortait une toile ou un dessin que Laurence montrait à peine, qu'elle critiquait en termes allusifs, comme si le tableau, ou seulement le fait d'en parler, eût recelé un danger mystérieux, connu de la seule Laurence, et contre lequel elle se fût longtemps débattue. Je trouvai donc, lorsque je rencontrai Laurence, la peinture installée dans sa vie comme une cousine gênante qu'on ne peut chasser, dont les nouveaux venus prennent leur parti, courageusement, partagés entre la moquerie et l'ennui. C'est que la peinture ne se laissait jamais oublier. Dans un monde où il eût été obscène de ne rien gribouiller, ou barbouiller, la peinture était l'alibi de Laurence, sa décence, le privilège qu'elle partageait avec un certain nombre de nos amis, qui hébergeaient dans leur vie, eux aussi, quelque parente acariâtre : la littérature, la musique, voire la poésie (mais celle-là était une cousine de province).

Tout cela n'était pas grave puisque Laurence avait vingt ans. Ces grimaces ne donnent des rides qu'à la quarantaine.

Qui était Laurence ? Naguère j'avais parfois souhaité d'aimer pour son nom une personne au nom célèbre. J'avais même, sur ce thème, un arsenal de rêves éveillés, de songeries pour les longs trajets en voiture. J'y jouais un rôle héroïque, ou bien exquis, toujours rare. Je me sentais fait pour les boudoirs de la gloire comme d'autres le sont pour ses antichambres ou son office. Le nom célèbre était ma faiblesse balzacienne, ce que les sots appellent snobisme, qui n'est qu'une bonne santé doublée d'un bon humour. Dans les sables égyptiens, j'avais bâti sur cette gloire reflétée un avenir brillant.

Laurence portait seulement un nom rassurant, à l'éclat doux comme celui des vieilles monnaies à qui le poids de l'or et le poli d'un long usage donnent de la distinction. Ce nom-là avait beaucoup servi mais il sonnait encore avec honneur. On le lirait un jour, en blanc sur bleu, baptisant un square du côté de Champerret, une « voie privée interdite aux cyclistes ». Le père et l'oncle de Laurence avaient fait beaucoup pour la dignité humaine entre les deux guerres. C'étaient des hommes de comités. Lorsque Laurence disait « mon père », ou « mon oncle », j'imaginais aussitôt des patriotes en melon qui défilent à la tête des Ligues sur le pavé mouillé. *Le Figaro* ouvrait parfois ses colonnes à ces grands élégiaques que les yeux éternellement humides de la III^e République n'avaient pas dégoûtés des larmes. Je ne savais plus au juste qui, du père ou de l'oncle, était le père de Laurence. Elle semblait être, elle, plutôt que le fruit charnel de ces problématiques personnages, la fille de la frivolité démocratique unie au civisme, une émanation de la générosité, de l'étourderie et du dévouement. Toutes les fois que je vis le père de Laurence je lui adressai des paroles sommaires, des compliments simplifiés, comme à un gros enfant incapable de saisir les nuances du langage adulte. Il possédait une collection de tableaux, et, sur les hommes, une série de jugements amers. Le débraillé radical, l'exsangue finesse socialiste, le côté « cabinet particulier » de la Droite classique ; il avait traversé tout cela. Il était enfin, à soixante ans, ce chef-d'œuvre de l'homme public : un homme triste. Il y avait loin de là à la petite Blum, à la petite Buick, à la petite Olida, à la petite Frigidaire que je rêvais d'aimer à seize ans, à l'époque de mon premier baccalauréat.

*

Si Laurence était peintre avec la réticence que j'ai évoquée, j'étais écrivain, moi, par le hasard d'un coup heureux, hélas ! mal abouti.

Lecteur de littérature française dans une école du Caire j'avais écrit un roman. L'ennui de cet exil (que j'avais préféré à l'ennui d'un lycée en Périgord), le désœuvrement, la chaleur poussiéreuse du printemps égyptien m'avaient assuré ce trop-plein d'amertume qui éclate le plus souvent, chez les professeurs, en opinions politiques ou en manuscrits. Je détestais, chez mes collègues, le mythe du dossier de thèse. Ils possédaient tous, dans un tiroir, une chemise aux coins déchiquetés que gonflaient cinquante feuillets. Là-dedans dormaient la passion de Rimbaud, les rêves sulfureux de Poe, toutes les plaies et les bosses de la littérature qu'on enseigne.

Le roman fut écrit en deux mois, expédié par poste à Paris un matin de juillet, accepté en août, publié en septembre. La bonne nouvelle me parvint dans la stupeur de l'été et ne me toucha guère. J'étais alors voué aux douches et aux orangeades. J'eus avec mon éditeur une correspondance aride. On ne croyait pas plus à l'existence de cet auteur perdu dans les dunes que je ne crus d'abord à la réalité de mon livre. Là-dessus la rivalité de deux maisons d'édition divisa un jury et il apparut (« je prends le plus bête... ») que les hasards de la mauvaise humeur me vaudraient probablement, avec le Prix, une grande notoriété. Le conseiller culturel de notre ambassade me téléphona et loua pour moi une place d'avion. Je devins une manière de personnage. Un collègue français se posta, le jour venu, devant un poste de radio qui nous apprit, dans une grande débâcle de chuintements et de craquements, que j'étais battu au quatrième tour de scrutin. La lutte, pour irréaliste qu'elle me parût, avait été chaude. J'eus une pensée de reconnaissance pour mes défenseurs et, le billet étant retenu, je pris l'avion à mes frais. Je fis le voyage dans un sentiment d'incertitude. Tout compte fait, la défaite me trouvait plus dépourvu que la victoire. De ce voyage date sans doute l'impression de flou qui entoure pour moi, aujourd'hui encore, les événements de la vie littéraire. Je rencontrai Laurence trois jours après mon arrivée en France.

Je n'ai pas dit que j'étais à cette époque une espèce de long jeune homme ; j'avais vingt-cinq ans.

*

Je puis écrire : *Laurence ou le plaisir, Laurence ou le danger*, mais je ne puis écrire : *Cécile ou la générosité, Cécile ou la paix*. Et cependant Cécile a été plus généreuse que Laurence n'a été dangereuse, elle m'a donné plus de paix que Laurence de plaisir. Le plaisir ? Avec Laurence il ressemblait à la buée que l'on fait l'hiver sur la vitre. Elle rend le verre opaque mais se dissipe en un instant. Je ne me rappelais jamais le plaisir, mais plusieurs instants de bonne humeur extrême qui l'avaient précédé ou suivi. Avec Cécile, le plaisir avait l'épaisseur rassurante des bonnes soupes. Ses vertus, y compris la sensualité, au lieu de les porter fièrement, Cécile les traînait à bout de bras comme on fait d'un cabas. Entassés pêle-mêle, on trouvait là la patience, la fidélité, les scrupules. Cécile avait fait son marché au ciel. Son oisiveté, au lieu d'être corrosive, de paraître faire mal à l'âme comme celle des amis de Laurence, était sereine, presque imposante. Cécile qui était pourvue de nombreuses qualités n'en occupait aucune de cette façon théâtrale, brouillonne, qui décourage la critique. Elle avait vingt-cinq ans et point de spécialité. Elle présentait les caractères des vrais bourgeois français : un nom obscur et une fortune aux éclats assourdis. Son père avait le cœur tapissé de faux cuir de Cordoue. Sa mère était l'indulgence même.

Cécile, c'était moins une jeune femme que je retrouvais qu'une maison où j'allais, un lieu un peu solennel et démodé où mes petits sentiments, ce dépeçage de mon cœur, prenaient des allures de boucherie. Il y a des immeubles dont on franchit le seuil d'un pas de gendre ; des pères qui vous font un accueil de beau-père. D'où cette sensation de chez moi, de bien-être, que je goûtais boulevard Raspail dès que j'y vins, lors de mes premières visites qui se multiplièrent vite et qui signifièrent aux curieux que Roland avait oublié Laurence, que Roland n'avait pas aimé Laurence, qu'il aimait Cécile.

*

Si Cécile m'aima, c'est que j'avais le cœur gros. De ces cœurs qu'on prend à pleins bras, que l'on dorlote, qui donnent aux femmes une belle idée d'elles-mêmes. Cécile, de ses yeux toujours placides, observait de près ce muscle blessé qui jetait vers mes artères un sang chargé d'humeurs. Elle pouvait lire, sur le beau rouge palpitant, le nom de Laurence cent fois répété. Elle acceptait cette rivale enfouie en moi comme un éclat d'obus. La

blessure s'était cicatrisée, mais on savait que le petit morceau d'acier se promenait encore quelque part. Il pouvait à chaque instant rencontrer le nerf et je ferais alors ma tête de grand mutilé ; c'était arrivé parfois : à Montfort, chez Carrère, un soir au cinéma, à la Pizzeria de la rue des Canettes. Alors Cécile devenait douce, maternelle, un peu moqueuse peut-être ; elle semblait se croire la véritable, la légitime, la seule propriétaire du souvenir de Laurence. Elle avait annexé, avec mon cœur, ses anciennes possessions. Elle exerçait sur Laurence un pouvoir délégué, une autorité protectrice, une espèce de droit d'aïnesse. Son savoir-vivre lui imposait de parler de Laurence sans gêne, *amicalement*, parfois la première. Je feignais une fois sur deux de ne pas entendre, et l'autre fois de ressentir une profonde colère. Nous jouissions alors aux souvenirs, aux « si tu savais », et la soirée passait vite.

Cécile avait conquis le droit de vivre sa vie comme la troisième partie d'un grand baccalauréat, avec la mention bien. On lui avait offert deux pièces rue de Vaugirard, qu'elle allait habiter les jours du mois où mon commerce gagnait du charme à s'exercer sans risque. De sorte que j'avais deux fois le plaisir « d'aller chez Cécile », et je savourais deux sortes différentes de plaisir, sans parler de cette autre : constater que je préférais Cécile en famille à Cécile chez elle. C'est ainsi que les solitaires profanent les meilleurs attachements.

Cécile ne remplissait pas ma vie ; je ne suis même pas sûr qu'elle l'occupât. Rien, d'ailleurs, ne l'occupait. J'avais puisé en quelques mois les miettes de la notoriété que mon roman m'avait value. Ces renommées naissent en décembre et meurent au printemps. On quitte Paris encore crédule, on promène en Italie la nonchalance de l'écrivain-qui-a-écrit-quelque chose, de l'écrivain reconnu, accepté, *fiché* par la bourgeoisie dans son catalogue des gens qu'on invite. Lorsqu'on rentre en septembre, on ne retrouve que des traîtres. Ils sont tous occupés d'une enfantonne, d'un scandale, d'un autre rêveur de lycée qui va se réveiller du songe où la modestie l'avait jusqu'alors enfermé. On est oublié ; on est devenu cette figure intermédiaire entre rien et un auteur. On possède un nom familier à deux cents personnes dont les noms vous sont familiers. Parfois ces deux cents-là se réunissent et procèdent à un échange rituel de gentillesses. Le reste du temps on vit de traductions et d'articles, on sous-titre des films historiques dans un studio aux murs feutrés, on parle à la radio, on flâne. Il faudrait un vice pour faire passer tout cela. Je n'avais que Cécile, qui était

une parfaite amie, l'affection, une espèce de bureau des sentiments perdus et retrouvés.

Mais la passion veillait, avec ses lenteurs de chat. Un an passa et je revis Laurence.

Le hasard qui nous avait épargné cent rencontres nous ménagea celle-là sans précautions. Ce fut un nez-à-nez, dans la seule rue de Paris que nous empruntions, Laurence et moi, pour la première fois et dont nous ne retrouverions même pas le nom sur un plan. Je me sentis faux comme l'alcool, plein de gestes arrondis, une main sous le coude ou le bras aux épaules, la voix elle aussi arrondie, ronde, enroulant ses douceurs, tournant ses compliments, à l'aise comme un coiffeur les matins de foire. Ce n'est pas vrai que ces rencontres soient émouvantes. La preuve. Pouvait-on être plus confortables, moins surpris, moins conventionnels ? Nous marchions de côté, avec des méfiances de scorpions. Nous avions revêtu nos carapaces brillantes. Nous nous sentions lourds d'un venin très puissant, très noir, que la moindre blessure eût libéré des poches où notre pudeur l'enfermait, amer comme des larmes de veuve.

Depuis notre adieu nous avons vieilli de douze mois. Davantage, pensais-je, car je n'étais pas loin de croire que les mois de Cécile comptaient double, comme aux militaires les années de campagne. Il en est ainsi des aventures privées de passion. Ce sont des déserts fertiles. Comprenne qui pourra cette comparaison : je n'en vois aucune autre qui exprime aussi bien la longueur des voyages que l'on fait à deux sans s'aimer, et sans cependant souffrir, sans crier, sinon d'impatience, sans se laisser tromper par d'autre mirage que celui d'une étape, pour le soir, dont le compagnon serait absent. J'étais dans l'oasis. J'avais à côté de moi, non seulement une jeune femme nommée Laurence, mais encore la minceur, le silence bavard, l'indifférence douée d'une bonne mémoire, un oubli de nos fautes aussi rigoureux que le mien ; la cruauté, mais tendre ; le jeu, mais triste ; au lieu des maisons de Cécile une gentillesse sans feu ni lieu ; après les cuisines nourissantes de Cécile le sandwich éternel des révoltés et des amants.

Nous nous rendîmes libres. Il était six heures du soir, un soir de mai. De l'autre mai à celui-ci, de la matinée de l'aveu à la soirée de la rencontre il semblait qu'un jour parfait, une année parfaite se fussent écoulés. Pour nous, le temps tombait juste. Plus tôt, il nous eût manqué, j'imagine, un peu d'ennui, de cet ennui qui apprend à maquiller la mémoire. Plus tard, le

maquillage eût fondu, et la mémoire — cette vieille — eût fait piteuse figure. Nous commençons à nous détendre. Les jeunes filles de Paris passaient à côté de nous, immobiles comme des Egyptiennes, avec leurs yeux posés indifféremment sur les visages d'hommes et de femmes qu'ils brûlaient. Nous avons fini, après nous être tenus par les épaules, le bras, encore les épaules, nous avons fini par les petits doigts accrochés comme les maillons d'une chaîne. C'est ainsi que font les Algériens de la Goutte d'Or, le dimanche soir, dans les salles où sont alignées des machines à sous.

Je regardais Laurence de côté et je me disais :

— « Voici donc le corps de Laurence. Il est si mince qu'on ne pense pas à le désirer. Il a l'odieuse pudeur d'une phrase classique, dont on sait qu'elle peut dire n'importe quoi sans choquer. C'est un privilège du style sec. D'ailleurs, style et sécheresse, ça vaut pour les filles aussi bien que pour les littératures. Laurence est une héroïne *classique*. C'est-à-dire, à la fois, de bonne compagnie et sans surprise. Il ne faut pas attendre d'elle les révélations roturières du génie, ce côté crasseux de 1830. Notre scène de rupture, à cet égard, était exemplaire. N'y manquaient pas l'humour, ni la méchanceté, ni le goût de dire la vérité, voire d'en souffrir. Aujourd'hui ce goût me paraît équivoque. Je ne souffre pas de *l'absence* d'un être, mais d'ennui. Je ne souffre que d'une image et voici que cette image ne répond plus à mon invite. Ainsi, lorsqu'on a mal aux dents, sollicite-t-on la douleur d'une pression presque hypocrite. Ce n'est pas qu'on aime la douleur, mais on aime à vérifier, pêle-mêle, sa présence et qu'on y résiste. Ce n'est pas une déplaisante affaire que d'être visité par la douleur ; elle est d'un commerce flatteur ; on est toujours là pour elle. Ce snobisme anime les amants esseulés ; il leur fait préférer un peu de souffrance à rien, une pointe de souffrance aux angles arrondis de l'oubli. L'image ? (celle sur laquelle commençait ce récit, de la trompeuse occupée à l'amour) non, décidément, elle s'est effacée. Je marche et je te regarde sans que me saute au cœur le petit essoufflement, le galop de la colère. Un autre homme, après tout, il peut être passé sur toi comme les rêves incertains de la nuit, comme l'haleine d'un malade sur une pièce d'or qu'elle ne ternit pas. J'observe ton profil où se retrouve l'impérieux profil des deux présidents T... et je pense qu'aucun homme ne pourra jamais comme moi, y déceler un peu de la mollesse de l'enfance, sous la netteté des traits l'hésitation que je surpris un matin, le premier matin, et qui me fit plaisir et peur, plus de peur que de

plaisir, parce qu'un homme n'est jamais digne de l'enfant qu'il traque chez une femme. »

Elle me parlait, je ne l'écoutais pas et je pensais encore :

— « Je ne sais plus rien d'elle mais elle est restée la plus proche. Nous nous sommes trahis mais elle est la plus sûre. J'étais fatigué d'elle comme d'un jeu auquel j'avais joué trop longtemps : je savais comment gagner à tout coup, ce qui entraîne au vertige de perdre. Je ne savais plus ce que je préférais, d'elle ou de la science que j'avais d'elle, mais en même temps cette science me lassait un peu, me semblait courte, facile. Je cesse toujours d'aimer par horreur de la facilité. Maintenant, voici qu'elle marche de nouveau près de moi. Je ne vais plus l'abandonner. Je lui tiens solidement le petit doigt, elle ne m'échappera pas. Sa vie ? Que peut-il y avoir dans sa vie sur quoi je ne me sente assuré de l'emporter ? La vieille vanité des hommes, et me voici retrouvant mes allures de propriétaire. Nous ne saurions passer la soirée à marcher côte à côte ; il conviendra de s'arrêter quelque part. Je te laisserai désigner un restaurant ; je feindrai de n'attacher aucune importance à ton choix. Je ne me souviens de rien ; je n'ai jamais remonté la rue Soufflot au pas des confidences ; cette démarche abandonnée des soirs à deux, des vies à deux. Nous irons au *Vieux Paris*, dont la terrasse commande une géométrie de pierre et de ciel. Nous boirons beaucoup de vin et je proposerai brusquement, avec mon air de n'y pas croire : « Si l'on allait quelque part ? » Tu répondras : « Où ? » Je dirai : « N'importe où, à Londres, ou bien aux Baléares », — « Quand ? » — « Au début du mois prochain... »

Nous remontâmes en effet la rue Soufflot. Nous allions à contre-courant. Autour de nous dévalait un troupeau de jeunes gens aux airs de loups assagis, de jeunes filles aux allures de proies satisfaites. Les promenades sont ainsi, en mai, à Paris. On marche lentement. Au fur et à mesure que l'on marche on lève de grands sentiments, comme des volées d'oiseaux affolés par l'approche des hommes : la fatigue, le désir, l'envie de rompre à jamais avec le passé, l'envie de renouer avec lui.

Laurence a toujours su tourner la tête vers moi. C'était sa spécialité. Je voyais ce triangle dévoré par la curiosité, la moquerie, la gentillesse : son visage aux yeux levés. Assis au *Vieux Paris* nous demandâmes une salade niçoise, des spaghettis à la bolognaise et du Valpolicella. C'était déjà l'itinéraire d'un voyage. Je dis en riant : « Si nous partions pour Rome ? »



Ma proposition fut à peine relevée. Mais ce n'était pas l'usage, une année auparavant, entre Laurence et moi, de parler en l'air. J'avais dit « partons » et j'avais dit « Rome ». Ce départ et cette Italie furent désormais entre nous. Et d'abord au cours de cette première soirée, à laquelle ils donnèrent un peu du danger triste des paris. Tout se passait comme si j'avais agi avec la profonde intelligence de ce retour, de ce hasard. Si nous n'avions retrouvé entre nous, ce soir-là, que le confort, des cendres chaudes, je n'aurais pas donné cher de nos chances. Mais qu'un peu de risque se mêlât à la mémoire, et voilà que nos souvenirs prenaient un tour de fête. Nous avions partagé tant de jours, pourquoi pas des jours à venir ? tant de voyages, pourquoi pas un printemps romain ? Le bon ton exigeait que nous prissions légèrement chacun de nos propos. « Le printemps romain » fut une trouvaille. Il ne s'agissait plus d'un projet de départ, mais d'une espèce de musique, un jeu de masques et de chants, un Carnaval qui allait bien à la saison. C'était une manœuvre habile, ce demi-mot réintroduit en un seul soir entre nous. Les amants ont entre eux, outre des gestes et l'habitude des lieux (voir plus haut), un usage convenu des mots sans importance et l'art de souffler les mots solennels. Vingt années de courtoisie se fondent parfois sur cette mystification. Après « printemps romain », nous inventâmes « la vie », « ma vie », ce qui désignait, sous une dérision emphatique, les fantômes auxquels Laurence et moi avons sacrifié, sans doute, ces douze mois d'absence. Ces fantômes-là n'étaient guère importants, moins que rien, des figurants, des trompés d'avance ! Nous connaissons cela. Ah ! nos sourires de confusion ! nos airs entendus, navrés...

Nous ne prîmes pas de rendez-vous. Je savais que le surlendemain je chercherais Laurence à son atelier, vers sept heures, lorsque la lumière tourne et qu'elle y serait seule.

Cécile ignore cette rencontre. Entre Cécile et moi les mensonges ne se comptaient plus. J'avais menti le premier jour et Cécile m'avait cédé sous ce signe ; on ne revient pas sur ces baptêmes. Je lui fis donc grâce, le lendemain, de la rue Soufflot et du *Vieux Paris*. Je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'elle s'en fût souciée. Au sens où ces sortes de récit l'entendent Cécile ne

m'aimait pas plus que je ne l'aimais. Elle n'avait guère d'orgueil. Qu'est-ce qu'un attachement où n'entre ni fierté ni passion ? Il y avait entre nous, depuis huit mois, une habitude assez astreignante pour nous entraîner au mariage. Au pire, Cécile perdrait donc un mari, ce dont les filles de la bourgeoisie se consolent mieux qu'on ne dit. Je n'étais qu'un parti médiocre. (Il faut comprendre que ce ton tranquille, ce désintéressement, je les inventai au lendemain de ma rencontre avec Laurence. La veille encore j'aurais consenti à tout pour garder Cécile, qui était riche et dont j'aimais le corps.) J'ai dit quel plaisir j'éprouvais alors à retrouver autour de Cécile sa famille, sa jolie maison, cette chaleur d'une affection à laquelle on m'avait convié sans méfiance. Tout cela fut emporté en quelques heures, moins à cause d'une rencontre que j'aurais pu, après tout, provoquer depuis longtemps, que par la disposition singulière de mon esprit à trouver sans cesse des raisons de perdre ce que je possède. Le sort avait toujours pourvu largement à ces caprices. Il est certain que ma rencontre avec Laurence était un coup de théâtre préparé de longue date dans le secret de l'ennui. Une impatience avait dû m'animer, de ruiner cet établissement trop assuré, et de le ruiner pour une chimère, pour un songe partagé entre les incertitudes du passé et celles de l'avenir. Ce sont bien ces incertitudes que j'avais reconnues en parlant à Laurence pour la première fois depuis si longtemps. Sur la foi de cette promesse qui n'était peut-être qu'un écho, de ce rendez-vous allusif, de ce projet sans réalité, j'étais prêt, sinon à quitter Cécile, au moins à la tromper dans chacune de mes paroles. Je ne songeais pas en effet à un adieu, ni à la solitude, mais à la liberté de considérer, une fois encore, comme le véritable visage de l'amour, cet étroit visage que le sourire rendait mobile, cet air de rire, rire de moi et rire d'hier, rire des pièges où se prennent les sots, de l'avenir que les amants s'offrent l'un à l'autre comme une énorme réserve de sucreries à sucer un peu chaque jour, un peu chaque soir, pendant très longtemps. Non, décidément, Laurence et moi nous étions destinés à choisir l'imprévoyance, le danger, les mises trop fortes sur les numéros douteux.

Je n'ai jamais obéi qu'à ces sortes d'images. Ainsi de mon aventure avec Cécile. J'avais dit alors (et huit mois seulement s'étaient écoulés) : « Quoi ! je serais plus longtemps le jouet de ces entraînements sans conviction, de ces mouvements du désir ? Je serais ce nomade, cet instable ? » Et rien ne m'avait paru plus précieux alors que Cécile. Elle avait été ma bonne étoile,

ma bonne chance, tout ce que la bonté peut être : femme, abri, oubli, raisons.

Cécile m'avait endormi, mais du sommeil du Juste.

Et voici que la révolution détrônait le bon tyran, le gardien de l'ordre, pour le remplacer par la petite aventurière, l'empêcheuse de dormir, la moqueuse, cette Laurence qui saurait toujours se faire épouser, mais par les voleurs de grand chemin. C'était un torrent de mauvaises raisons. J'étais submergé. Sur la rive j'apercevais encore une Cécile tout empêtrée de dignité, de privilèges abolis. Elle était bien de ceux qui font les émigrations, que l'on exile pour les priver des jolies fêtes de la passion. J'étais un sans-culotte, un luron coupeur de têtes, un amant i-ni-mi-ta-ble, la sorte, exactement, de jeune homme, qu'il fallait à Laurence pour aller à la boxe.

Nous y allâmes le surlendemain comme je l'avais prévu. Il n'était question de rien d'autre que de gentillesse et d'un secret. Nous avions l'un et l'autre une dévotion pour ces accords tacites. C'est la politesse du cœur lorsqu'il est peu sûr.

Nous avions dîné chez le Russe de la rue Mazarine, pour le plaisir qu'on nous y reconnût et que chacun de nous, au sourire du patron, pût s'assurer qu'il n'y avait pas eu trahison : toujours le respect des lieux.

C'était un samedi. A Pigalle, au passage, les visages avaient la conviction distraite du rêve. Nous ne disions rien. Je conduisais la voiture comme on rend les rênes à un cheval. Je laissais aller la voiture, je laissais aller la soirée. Nous arrivâmes tard à l'Elysée-Montmartre où l'on nous fit un prix de faveur. Pendant que je payais les billets nous entendions des quolibets et des rires. Nous montâmes l'escalier quatre à quatre en riant nous aussi. La boxe avait fait partie, naguère, de nos plaisirs. Pas la boxe spectaculaire des grands matches, mais ce rabais du samedi, les débutants de Gennevilliers et des Mureaux, les adolescents qui saignent du nez, au bord des larmes, sous les moqueries. Nous restâmes au Promenoir. C'était une soirée pauvre, la salle était à demi vide. Les boxeurs dansaient l'un devant l'autre à distance prudente, et parfois giflaient l'air avec des rictus malheureux.

— Je choisis le noir, dit Laurence. Et toi ?

J'avais aussi choisi le noir — celui qui portait une culotte noire — parce qu'il avait un joli corps de gigolo, tout en souplesses et en nervosités. Ses coups tombaient toujours trop court. La salle le huait.

— On a choisi le plus bête, constata Laurence avec ravissement.

Nous avions l'un et l'autre le mauvais goût de ces soirées, de tout ce qui est vain et un peu affamé : les chats maigres, les promenades dans les docks à Londres, les Puces de Mouffetard le dimanche matin. Des murs de brique, un vieux qui vend des écrous de toutes les tailles, ce Chéri de faubourg qui encaissait si mal les coups, c'étaient des décors et des personnages selon notre cœur. Laurence peignait avec les gris. Un an auparavant j'avais eu la nausée de ces élégances. J'avais attendu un cri qui brisât notre petite chanson. Et voici que je fredonnais à nouveau la chanson, que je reprenais les refrains paresseux. Nous avions la mémoire pleine de soirées semblables.

Les huées chassèrent Chéri dans son coin lorsque le gong le sauva. Son soigneur lui jetait de petites gifles d'eau à la figure et l'engueulait à mi-voix. Un autre écartait comiquement la ceinture de sa culotte. Lui, sa tête de petite brute toute chavirée, crachait de l'eau poisseuse de salive dans la cuvette qu'on lui tenait sous le menton. Laurence m'adressa son sourire de Parisienne :

— Ils sont un peu morts, ce soir.

« Ils », cela voulait dire les Nord-Africains du promenoir, les grosses que chatouille le floc des coups, les rieurs, les énervés, les éternels sportifs au mégot éteint, dont la lumière blanche sortait de l'ombre les figures de voyous.

— Et la tristesse ?

La question était venue à mi-voix, comme une réplique de roman. Cela sonnait si faux, dans ce décor faux, que je fus touché plus sûrement que par les paroles justes, les répliques justes des personnes que Laurence m'avait appris à ne pas aimer. Je ne répondis pas. Ce n'était pas nécessaire. Laurence s'était déjà détournée de moi et regardait le combat finir. Notre gigolo vacillait sous les coups d'une brute aux cheveux coupés ras.

— Je l'aime parce qu'il est frisé.

Oui, c'était entendu, nous avions fait bon ménage avec la tristesse. Mais cela n'allait pas recommencer ? Je pouvais répondre, aussi bien : « Je me fous de la tristesse », ou bien hocher la tête, ou bien ne rien faire du tout. De toute façon j'étais englué, moi aussi, dans la mémoire, dans l'habitude si vite retrouvée de faire bonne figure. Par certaines nuits très noires on marche les mains en avant, comme si l'ombre était épaisse et dût être écartée. Allais-je, avec Laurence, retrouver ce somnambulisme, l'égarement des gestes anciens machinalement répétés, des phrases anciennes qu'on

s'entend prononcer ? Sur le ring, dans la blancheur des lampes, le pantin sur lequel nous avions parié en riant achevait de se désarticuler. Il est rare que ces combats d'amateurs se terminent par de vraies défaites. Le plus souvent le vainqueur est proclamé par les juges, et le public siffle pour contester la victoire. Mais cette fois on trépignait d'impatience. La dernière reprise allait finir et tout espoir n'était pas perdu de voir assommer notre favori.

« Il paraissait pourtant bien parti », remarqua notre voisin sans détourner le regard du ring. Avait-il suffi que nous le choissions pour le faire écraser ? L'image était jolie et j'aurais voulu que Laurence la partageât. Je me tournai vers elle et je sus aussitôt que la même idée lui était venue, qu'elle avait accueillie avec une gourmandise goguenarde.

— On leur porte chance...

D'où tenait-elle cette voix de canaille ? Dans ce moment ses lèvres n'étaient plus minces, mais, à demi ouvertes sur un souffle un peu rapide, elles paraissaient gonflées, avides, presque indécentes chez une personne aussi peu animale.

Chéri tomba lourdement sur les genoux et demeura ainsi, hébété.

« C'est ça, fais ta prière ! » Le cri fut jeté à deux pas de nous, avec une espèce de rage. L'impatience monta en un instant, puis le garçon s'écroula comme le gong résonnait. Un hurlement de désappointement salua la chute et Laurence se mit à rire.

— Viens, dit-elle en me prenant la main.

Nous croisâmes près de la porte un géant de satin bleu qui trottnait. Il nous souffla au visage, lorsque nous passâmes près de lui, une haleine de bête. Laurence serrait contre elle sa veste comme on fait en hiver. « Au foie, toujours au foie, jusqu'à ce qu'il tombe... » Le conseil se perdit dans les vociférations qui noyaient la voix d'un arbitre.

Sur le trottoir nous retrouvâmes le soir tiède, la paresse du samedi, des regards brillants de coupables, toutes les heures de la nuit. Laurence s'était appuyée à mon bras et nous marchions lentement. Elle voulut boire un verre de lait, puis entrer dans une kermesse. « Laurence veut faire un carton ; Laurence veut tirer sur l'ours qui grogne ; Laurence veut regarder le cinéma galant. » J'avais le sentiment de conjuguer au présent de vieilles habitudes, plaisirs et agacement mêlés. Notre soirée obéirait à la dérive des nuits à deux lorsqu'on n'a pas la ressource du plaisir. Nous changerions de quartier, nous boirions ici et là et jouerions à la vérité. Nous avons toujours été experts à ces navigations nocturnes.

Nous nous quittâmes à trois heures du matin devant la porte de Laurence, dont les doigts me parurent minces et froids lorsque je les embrassai.

*

On sait ce que sont ces printemps. Il paraît que les plus pauvres y trouvent l'illusion de la richesse. Je sais dans tous les cas que les riches s'y sentent appauvris ; les journées finissent plus tôt que la convoitise. On a de longs doigts tendus. Le temps est fluide, avec des accélérations vertigineuses. On n'a jamais fini de s'étonner. J'étais à l'endroit de Laurence dans une liberté vraiment royale. La pensée de son existence, ailleurs, avait cessé de me faire du mal. Le temps passé suffisait-il à expliquer ce confort ? Pourtant il m'arrivait souvent de penser à elle. Mais alors qu'une année auparavant je ne l'imaginais qu'occupée à me *tromper*, je m'exerçais désormais à de plus blessantes évocations. Je la voyais entourée de gens — des hommes, pourquoi pas ? — brillante, mais toujours, par quelque côté, fausse. Jamais il ne m'était arrivé d'attacher au visage d'une personne autant d'images de la fausseté, du demi-mensonge, ni de parler de quiconque avec tous ces mots — habileté, défiance — qui s'appliquent aux tricheurs. Je ne croyais pas que Laurence trompât quelqu'un, ni qu'elle m'eût autrefois vraiment trompé, mais je ne l'imaginais plus avec autrui que dans un rapport équivoque, glace et feu, amertume et sucre, alors qu'un sourire d'éternelle excuse et d'indulgence fixait tous les visages de Laurence, les fondait en un seul visage que je n'osais plus juger, puisque je l'aimais encore. Cette distance qui ne laissait deviner aucun piège, cette étrangeté envers une amie, formaient un attachement déroutant. Jamais Laurence ne m'avait paru aussi réelle qu'à cette époque où je la considérais comme une espèce de mannequin. Je la parais de vilains sentiments, dont on dit qu'ils sont bien vivants, et je la regardais devenir sous mes yeux ce jeune monstre aux allures civilisées. Je disais : « Sa tendre obstination, son opiniâtre faiblesse », et je continuais, accolant deux à deux les adjectifs contradictoires, d'épeler ce répertoire de mensonges qui ne me trompaient plus, ne me blessaient plus. J'étais invulnérable et penaud de l'être. Pour un peu j'aurais voulu souffrir. Qu'avais-je d'autre à offrir à Laurence qu'un peu de peine et mon agressive modestie ? Je comptais pour rien cette disposition nouvelle que je trouvais

en moi, faite de faiblesse et de cruauté, la faiblesse étant consacrée aux souvenirs et la cruauté à la vivante. Laurence n'aimait pas, sans doute, les hommes domestiques, ces grandes bêtes couchées aux pieds des jeunes filles. Elle n'aimait pas la distraction des caresses que l'on prodigue à ces grandes bêtes. Je n'avais jamais découvert, chez elle, ce côté fille des barrières, gigolette, qui m'eût rassuré naguère. Elle aimait qu'on la fît un peu attendre. J'avais pris autrefois, sous ses fenêtres éclairées, les longues gardes de l'amour. J'allais y substituer les dandinements, les piétinements, les déroulements d'une java de bistrot. Un rien de silence, un rien de moquerie, du feu dans l'œil. Comme c'était agréable d'aimer ainsi. J'avais entendu la tardive leçon. Il y avait en moi un fonds de bonté, la générosité de ceux qui coupent toujours leur cœur en deux. Il serait nécessaire d'y puiser, juste assez pour tromper, sinon Laurence, au moins ce cynisme encore mal assuré que je ne savais comment nourrir. Car il n'était pas question d'abuser Laurence, que j'aimais, mais d'attirer hors du trou où il s'était terré un vieux sentiment de conquête et de ferveur, que je portais encore en moi, enfoui sous les secrets. Il fallait être humble, enfiévré, assez sot. Je n'en aurais jamais le courage sans m'entraîner un peu, et comment s'entraîner à l'amour sinon en faisant le fier, le revenu de tout, le fatigué ?

Ainsi je prenais mes distances sans peine, avec moins de calcul que d'heureuse surprise. J'étais devenu, le temps aidant, un homme mieux organisé pour l'amour, moins soumis aux signes, à la peur, au souci de l'autre. Je me présentais au vieil examen la tête enfin vidée de ses formules, le cœur allégé. A l'époque où je consacrais mes pensées à Laurence, Laurence s'intéressait à elle-même avec passion. Ne lui avais-je pas désigné moi-même ce passionnant objet ? Désormais, détourné d'elle, je méritais ses regards. La fiction « sœur grondeuse », enrichie de la fiction « mémoire fidèle », fournissaient déjà leurs prétextes à la curiosité, à la compréhension ; elles en fourniraient demain au désir.

*

C'est à cette époque que je pensai pour la première fois depuis une année au corps de Laurence. Il me semblait que j'avais entre les souvenirs l'embarras du choix : une enfant, une espèce de femme, et entre ces deux personnages le grand théâtre d'une aventure où tous les rôles sont permis.

Mais j'avais beau penser « corps gracile », « pudeur », « simplicité », je ne voyais se lever que des ombres serviables, les figures banales de l'adolescence, de la nudité farouche, puis complaisante. Qu'avaient à voir ces images avec ma mémoire ? Je m'obstinais à retrouver une sensation multiple mais précise, à la fois la crainte un peu écoeurée d'une première étreinte, si lointaine, avec son air d'enfance et de liberté. Puis les chaudes, les molles habitudes. La fortune du plaisir dispersée en petite monnaie. Mais ce n'étaient encore que des mots : chaleur, mollesse, fortune. Il m'arrivait alors, avec dépit, de rester immobile, attentif à mon propre corps comme aux silences nocturnes que va percer un appel. Mais tout cela avait passé, cette rumeur, ces jeux, ce grand mouvement. Il ne fallait pas compter sur un petit capital et des économies. Il y avait eu le jour de la colère, et parce que nous étions en colère nous nous étions mieux aimés, et nous en avions ri, de rage et de plaisir, capables de rire, capables de cette joie, mais incapables d'une réconciliation. Il y avait eu les soirs bleus de Londres, les soirs de ski, avec le dégel du sang sous la peau, la brûlante débâcle. Oui, bien sûr, Londres, les Alpes, Paris, la Côte. Mais quoi d'autre ? Je l'ai déjà dit : la bonne humeur, le bon humour qui suivent parfois le plaisir. Mais le plaisir lui-même était devenu ce mot glacé, qu'on prononce à vingt ans comme le nom d'un continent vers lequel le voyage est coûteux. J'avais été fasciné naguère par cette pauvreté du souvenir, par ces mots enfilés les uns après les autres — désir, consentement, chair, fatigue, adieu — qui forment un collier plus ou moins long, de sorte que désir et adieu se rejoignent, s'usent et se confondent un jour bêtement dans la mémoire, une mémoire habile à ruser, à faire résonner de mots ce vide glissant où sont allés les jours, à voir des situations romanesques dans ces conjugaisons de malentendus, au futur, au présent, au passé. Quel désordre étais-je en train de jeter dans l'enchaînement des temps ? Ne pourrions-nous Laurence et moi nous contenter du récit que nous nous faisons modestement ? Cette rage de rebondir ! Qu'est-ce qui nous prenait ? Au moins pouvais-je penser à mon désir comme à un sentiment réel, qui offrait une résistance à l'à-quoi-bon, qui se *défendait*. Je voulais retrouver Laurence. J'avais oublié son corps et je voulais m'en ressouvenir. Ainsi saurais-je exactement ce que j'attendais. Je voulais réentendre le souffle un peu précipité de Laurence auprès de moi dans la nuit. Guetter comme autrefois le moment où un certain orgueil, en elle, se brisait, auquel succédait une certaine fièvre. Reconnaître cette fièvre, la mesurer à la hâte de son corps, à la caresse de

ses mains sur mes épaules et mes jambes, à l'enfouissement plus profond de son visage près de mon cou, à son enfouissement, à elle, dans un silence obstiné, parfois brisé par un murmure, une espèce d'excuse exténuée que soudain, après ces treize mois, je croyais reconnaître avec la même surprise que la première fois, que la dernière fois. Il me restait cela, plus durable que la mémoire, qui s'était installé en moi et veillait, ce souvenir-là, cet écho, la protestation de Laurence vaincue, le merci de Laurence délivrée, qui avaient été, qui seraient encore demain nos réponses au mensonge.

*

Le lendemain de cette soirée passée, après la boxe, à boire, puis à parler avec ces ruses repérées de longue date qui nous tenaient lieu de franchise, je trouvai au réveil mes incertitudes intactes et, en moi, un abandon que l'apparente facilité d'une nouvelle aventure rendait sans doute fatal. Dans le moment, la tentation de renoncer une seconde fois à Laurence fut plus forte qu'elle n'avait jamais été, mais quelques réflexions vinrent à bout de cette disposition malheureuse. Je me convainquis en effet, à mesurer ma froideur, que Laurence était loin d'avoir retrouvé ses pouvoirs sur moi. J'y puisai cette consolation, qu'à défaut de l'aimer une nouvelle fois je ne risquais plus de souffrir à cause d'elle, et ce fut cette assurance de ne courir qu'un risque léger qui réveilla des ardeurs passablement éteintes. La tête encore lourde des boissons de la veille, j'écrivis pour Laurence un billet dont chaque formule éclatait de certitude et d'impatience. Il me semblait exorciser ainsi, de phrase en phrase, l'ennui toujours prêt à resurgir des mouvements de mon désir. Comme j'étais à la fois conscient et amusé de cette thérapeutique un peu simple, je n'étais pas loin d'espérer, en signant ma lettre, qu'un bel amour turbulent m'attendait au terme de l'épreuve, et qu'une sieste m'ayant lavé l'esprit, je retrouverais le soir même de ce jour si morne les fêtes de la crédulité.

Les choses se passèrent à peu près ainsi.

Nous eûmes d'autres promenades, d'autres dîners, nous bûmes d'autres fois, nous efforçant de conserver à notre ivresse cet excès de scrupule et de complaisance qui donnait si bien l'illusion de l'amour. Un vieil amour, un solide amour, sur lequel nous nous penchions avec des sourires de famille. Mai passa à ces plaisirs et nous glissâmes des soirées aigres du printemps à

celles rassurantes de juin. Nous avions pour décor cette ville que nous aimions tous deux, et que pour ma part j'aimais davantage lorsque j'y promenais une tête amoureuse ; pour compagnons ces migrants naïfs, les Américaines aux cous d'oiseaux ; les habitants des terrasses de cafés ; nos amis de naguère que nous retrouvions les uns après les autres et qui reprenaient sans commentaire l'habitude de nous inviter à deux.

Les invitations jouent un grand rôle dans les débuts d'un amour. Il y a les soirées qu'on partage et celles qu'on passe seul, dans un salon où l'on joue à regarder sa montre. Il y a les gens que l'on présente et ceux que l'on garde pour soi. Si l'on a l'habitude de son propre cœur on peut mesurer la ferveur d'une passion à la largesse de ces partages. On n'aimera pas longtemps une femme à qui l'on cache ses amis. L'étrange est que ces signes ne dessillent pas plus vite les dupes ni soi-même lorsqu'on est la dupe de son propre entraînement.

*

Pour Laurence et pour moi les questions se posaient autrement. Nous avions traversé déjà deux épreuves : une mise en commun et un partage. Nous avions été un couple qui fait envie. Les envieux de naguère avaient compati à notre échec ; ils s'exercèrent, ce printemps-là, au naturel. On nous invita séparément, mais aux mêmes dîners. La présence des spectateurs impose un style de théâtre. Nous jouâmes donc les amants réunis. Nous trouvions du bonheur à ce rôle : on voyait un comble d'affectation dans nos airs heureux, qui cependant ne mentaient pas. Nous étions devenus de grandes personnes, les adultes de cet amour de jeunesse. Je considérais Laurence avec une indulgence sans amertume. Où était la petite Antigone pointue de naguère ? « Tout et tout de suite ! » Il n'en était plus question. Le temps, l'économie, la satiété s'étaient glissés entre nous. Je me rappelais nos colères. Nous avions été ces amants avides d'explications, toutes griffes dehors. Nous avions guetté les omissions de l'autre et ses habiletés. Nous avions passé trois années à demander raison. Ouvrir l'œil ! Désormais nous saurions détourner le regard.

Lorsqu'il fut question d'aller à D... pour un festival de théâtre, nous trouvâmes l'intention d'y aller ensemble installée entre nous sans que nous en eussions rien dit.



Jusqu'à ce départ pour D... je n'avais pas eu grand mal à dissimuler à Cécile mes rencontres avec Laurence. Le plaisir que j'avais pris à retrouver Laurence donnait de la chaleur à mon habitude de Cécile. Je ne voulais pas la perdre, ni qu'elle souffrît. Instruite de cette faiblesse qui n'était pas encore une trahison, elle eût joué un rôle de femme digne, attentive à mon espèce de maladie, qui m'eût répugné sans me détacher d'elle tout à fait. Je devinais ses silences, ses avertissements, ses indulgences (ces indulgences dont nous faisions décidément, tous trois et nos amis, la règle des rapports pacifiques). Mais plus que tout je redoutais cette patience en forme de remède à quoi elle eût sans doute excellé. Cécile était habile à occuper les bonnes places. Trahie, elle fût devenue le médecin de la trahison, elle se fût penchée sur ce mal aberrant dont je souffrais et dont il importait de me guérir. Cette humilité d'infirmière où entraient de la rouerie, de la sottise et de la tendresse était le piège que je craignais par-dessus tout. Je ne m'en fusse défait qu'à force de persévérance et de gentillesse, et il me semblait que rien — ni l'amour de Laurence ni celui de Cécile — n'eût valu tant d'efforts. Je me fusse retrouvé à mi-chemin de la ruse et du cynisme, incapable d'aucune des deux manœuvres qui pouvaient m'assurer la possession de l'une ou de l'autre de mes amies. Mieux valait m'appliquer sagement au mensonge. Je feignis, avec Cécile, une fatigue qui m'autorisait à quitter Paris pour trois jours. Pour le reste — indiscretions, méchancetés, maladresses — je m'en remis à la chance, non sans le secret espoir qu'un hasard tournant mal me dispenserait peut-être de franchise et de courage.

J'étais insensible aux mille complications de cette vie double. Il ne s'agissait pas exactement, d'ailleurs, de ce qu'on nomme une vie double. J'avais plutôt l'impression d'adresser la parole — les mêmes paroles — selon les heures, à des interlocutrices différentes. Les hommes se justifient de ces duplicités en prétendant que ce sont deux parties différentes d'eux-mêmes qu'ils engagent dans les partages. L'explication ne me convainc pas. Je ressentais au contraire parfaitement que c'était bien à la même partie de moi, à la même région de ma sensibilité que profitaient le plaisir des mensonges et le bénéfice de cette double présence. Je n'avais pas le sentiment d'être pour Cécile un personnage et pour Laurence un autre. Je n'avais pas non plus l'angoisse d'un appétit si grand, d'une tendresse si

riche, qu'ils ne pussent se satisfaire que de deux corps, de deux cœurs. Non ; j'avais plutôt la sensation de préférer l'argent à ce qu'il achète, la complication à la simplicité. J'aimais qu'aucun rendez-vous ne fût possible sans un calcul ; aucune soirée avec l'une sans un aménagement difficile et apparemment affectueux de la soirée de l'autre. Je n'aimais pas songer à la face inconnue et cruelle des mensonges — celle qui regardait Cécile ou Laurence — mais à la condition que le mensonge demeurât mon affaire, mon exercice, j'aimais mentir. J'avais hâte qu'une aggravation des circonstances m'amènât au point où il ne me serait plus possible de travailler sans tromperie au soin d'une de mes deux aventures. Bientôt le plaisir et le mensonge ne seraient plus séparables. Ils ne feraient qu'un dans mon impatience, ma curiosité, mon amusement — dans cette espèce de fièvre légèrement dédaigneuse qui me tenait lieu de sensualité.

La crédulité de mes deux amies ne me faisait pas sourire. A les tromper l'une et l'autre — Cécile plus gravement que Laurence — avec tant de facilité, j'avais le sentiment d'une injustice. Si l'une ou l'autre m'eût soupçonné, il me semble que j'eusse été plus à l'aise. Cette double victoire remportée sans danger ni combat m'inquiétait. Mes mensonges y prenaient une allure contrainte, que j'accentuais peut-être par jeu, peut-être avec l'espoir que Cécile ou Laurence s'alarmerait d'une maladresse plus grossière que les autres et m'attaquerait enfin. Sans compter que mon goût nouveau pour Laurence se fût trouvé confirmé par le soupçon de Cécile. J'avais alors besoin qu'on m'enfonçât dans une aventure qui ne m'avait pas encore ressaisi tout entier.

Ce départ pour D..., j'espérai pendant trois jours qu'il prendrait par la force des choses une allure de proclamation, et, vis-à-vis de Cécile, le caractère d'une faute inexpiable, d'un adieu sans retour. J'aurais voulu que Cécile devînt un peu intelligente, que Laurence exigeât de moi des manifestations amoureuses sans équivoque. Ce fut comme un retour d'adolescence, un coup de chaleur qui dura soixante-douze heures. A la veille du départ je fus près de provoquer moi-même un scandale. Je dînai chez les parents de Cécile, et l'on s'inquiéta de ma santé. Au milieu de la soirée je demandai la permission de téléphoner et je m'enfermai dans le bureau de M.L... J'appelai Laurence. Sa voix m'apprit que le drame espéré risquait d'éclater de la seule façon que je n'avais pas prévue : Laurence était passée une heure auparavant boulevard Raspail, elle avait vu ma voiture arrêtée devant l'immeuble de Cécile.

L'amertume et la fadeur des mensonges refluèrent en moi. Sans parler de la colère qui me saisit lorsque je me sentis découvert. Une heure auparavant j'exigeais que l'on m'aimât mieux ; je n'aurais pas trouvé la jalousie si triviale. Et voici que la froideur de Laurence me scandalisait, me fatiguait, paraissait me promettre à un esclavage légèrement puéril. Ma voix tremblait. C'était une rage irraisonnée, qui m'eût fait crier des injures à Laurence si celle-ci n'avait fixé elle-même, avec une science merveilleuse, le ton de ce téléphone. A des reproches, à des questions, on sait toujours répondre. Pour convaincre il faut être simple et lent, se répéter ; on gagne ainsi du temps ; on crée les meilleures conditions d'un nouveau mensonge. Mais Laurence se moquait. Je devinais son souffle égal. « Souffle égal, voix posée », elle allait me dérouler toute la comédie du beau rôle. J'étais filouté. C'était Cécile qui devait tout découvrir et Laurence qui devait en bénéficier. Le contraire était inconcevable. Je ne voulais pas que Cécile bénéficiât de rien, gagnât rien. C'était Laurence que j'aimais. Pourquoi fallait-il que la vérité se trompât toujours de personne ? Dans l'instant Cécile cessa d'exister. Puisque le sort exigeait une victime je chassai Cécile de cette histoire qui devint l'histoire de Laurence, qui n'avait pas cessé de l'être, et qui était une histoire d'amour. Pouvait-on s'y tromper ? Cette voix blanche, ce bégaiement n'étaient-ils pas convaincants ? Laurence n'en demandait pas tant. Je m'oubliais. Au bout du fil une voix plus savante et prudente que jamais distillait les silences. Dans la pièce voisine devait régner la gêne que provoque un invité en quittant le salon. Je compris enfin que je faisais fausse route en protestant de ma tendresse. Mieux valait un peu de désinvolture, qui confirmerait Laurence dans l'estime qu'elle vouait à sa propre indifférence. Nous étions des libertins, des roués, des jeunes gens sans principes. Je ricanai un peu. Je sentis au loin une partenaire docile à l'indication de ce nouveau jeu, prête à la surenchère. Nous fixâmes un rendez-vous pour le lendemain et je raccrochai.

Je pris congé des L... en quelques instants. Je devais avoir l'air exténué. Je priai Cécile de ne pas m'accompagner, prière qui pouvait passer pour une délicatesse, de nouveaux amis étant arrivés, peu familiers de la maison. Je sortis du salon en silence, incapable d'ajouter une parole à cet adieu embarrassé. Je crus sentir Cécile au bord d'un éclat de colère ou de lucidité. Mais dans l'antichambre, avec cette bouche dévouée sous la mienne, je compris que seule ma propre colère me faisait craindre celle de Cécile et

que dans cette maison, décidément, il n'était pas question de moins m'aimer.

Les voyages commencent toujours par de la brume qui traîne sur une rivière. Nous partîmes pour D... le matin, assez tôt, sans avoir annoncé notre intention de faire route ensemble. Lorsque je pense à des voyages je fais confiance à des images, toujours les mêmes : cette brume du matin, le restaurant où l'on déjeune, les Anglais à voitures couleur de géranium, la fièvre des villes où l'on arrive le soir avec l'impression d'une Afrique qui attend aux portes des faubourgs, béante, brûlante, car il n'est pas de voyage sans fournaise ni exotisme. J'y associe des images de compagnes : je les veux jeunes, au front brun, aux cheveux serrés sous un foulard qu'on retire à midi. Elles tournent vers elles le rétroviseur et s'y observent avec un sourire d'excuse. Elles allument des cigarettes, parlent peu, s'assoupissent parfois, et leur tête cogne alors doucement la vitre ou le dossier. Nous ne parlions pas de nous. Je veux dire : du scandale d'être ensemble, de cette erreur de date presque cocasse, de quoi nous paraissions vouloir détourner chacun l'attention de l'autre. Nous n'avions rien fixé. L'usage veut que l'on glisse, à la veille de ces absences à deux, un mot sur la chambre, ou les chambres ; un autre mot sur les risques du cœur. Nous n'avions rien dit. Je comptais, moi, sur le hasard, non point pour me livrer Laurence, mais pour m'indiquer une façon de faire, me glisser au bon moment la réplique. Nous partîmes en week-end comme des écoliers qui n'ont pas ouvert leur livre ; ils attendent qu'on leur souffle.

— Ton Italie, c'est devenu D...

Je savais bien que nous aurions aussi une Italie, à la condition que nous fussions heureux à D..., heureux de D..., contents de nous.

— D..., ce n'est pas un voyage. C'est une espèce de générale en plein air. C'est comme tous les festivals : un jamboree d'intellectuels. On les voit se promener en culottes courtes et le soir ils vont au Grand Jeu.

Des averses coupaient la monotonie de juin. Nous n'allions pas vite et des voitures doublaient la mienne avec des miaulements d'orgueil. « Tous les hôtels seront pleins », remarqua Laurence. C'était la phrase à ne pas relever. Trop tôt ou trop tard. Il fallait dire : « Trouver des chambres », ou « une chambre », mais « les hôtels » empestaient la mauvaise foi, la tromperie des décisions sur lesquelles on hésite encore. Je pensai soudain

que Laurence m'avait toujours épargné, en trois années, les « mourir de sommeil », les « dormir debout » qui font haïr une femme. Comme nous étions faciles à vivre ! C'était bien cela : nous n'avions pas vécu ensemble, mais Laurence m'avait vécu et je l'avais vécue, comme une histoire, un songe coupé de réveils coléreux, une fraction distendue ou précipitée du temps. J'eus un mouvement de gratitude et je pris la main posée sur le genou voisin. Nous restâmes ainsi un moment sans parler, jusqu'à ce qu'un carrefour m'obligeât à changer de vitesse. Laurence fit une réflexion en l'air pour dissiper cette gêne : nos mains séparées.

Nous roulions vers D... dans le glissement mouillé de la route, dans la tiédeur et le gris de l'été normand, toutes ces douceurs du temps, ces cadeaux à deux sous, ce sentiment d'être protégés qui constitueraient un jour, nous le savions, un souvenir fugace et doux, une impression de lenteur, de paix et de propriété. Je ne devinais pas les pensées de Laurence. Je la croyais soumise à ces passages incertains d'images, de sons : vitre où glissait l'eau, soie déchirée des pneus, loin devant nous le ciel où noircissaient des nuages. Son profil était calme, calmes aussi ses gestes : les cigarettes, ouvrir et refermer son sac, tourner le visage vers moi. Cette pause me délivrait. J'aurais dû saisir les raisons de cette sécurité mais je me contentais aussi bien de la paresse. Il ne fallait rien brusquer, rien menacer de ce plaisir précaire d'être ensemble et d'avoir perdu la mémoire.

Nous déjeunâmes et fîmes dix détours. Le prétexte en était toujours une église à voir, devant laquelle nous passions avec ennui. Nous arrivâmes à D... vers cinq heures et allâmes droit à l'hôtel des Ducs, où justement une chambre était encore disponible.

*

Nous nous accordâmes d'un commun accord des vacances : nous étions ensemble depuis neuf heures et ne nous étions pas encore quittés. Nous avions appris en trois ans à prendre l'un de l'autre, et tous deux de notre paix, ce soin extrême.

— Prends une douche, dit Laurence, je vais voir les rues.

J'étais sur le lit les objets entassés dans la valise, beaucoup trop d'objets, que j'avais toujours une joie enfantine, dans les hôtels, à retrouver. J'aimais transporter avec moi ce magot : quatre chemises pour deux jours, dix

cravates, des foulards même au plein de l'été. On jette les cravates sur le lit et l'on fredonne. Au bout d'une demi-heure la chambre sent le savon, puis la lavande, puis le tabac, et l'on regarde les rues par la fenêtre ouverte.

Je vis Laurence revenir les bras chargés de paquets. Elle avait acheté des oranges, un tricot gris, une bouteille de cognac et des gâteaux au chocolat. A son tour elle se changea. Je l'entendis fredonner elle aussi ses chansons de voyage. A sept heures nous quittâmes l'hôtel, élégants comme des princes de passage à D..., légers, la tête un peu chaude pour avoir bu trop vite.

Il paraît toujours improbable aux voyageurs, et même choquant, que des humains pareils à lui habitent ces villes faites pour être traversées en une heure, vues d'un coup d'œil. D'où ces naïvetés d'explorateur. Nous prenions à ces comédies le plaisir de ceux qui les dénoncent avant d'y sacrifier. (Ainsi des usages amoureux.) Nous jouions. Je m'aperçois que ce verbe nous servait, à Laurence et à moi, plusieurs fois par jour et dans des circonstances bien différentes. Nous passions devant les *Uniprix* d'où coulaient des tangos. Les vitrines débordaient d'objets en quelque sorte séparés de leur utilité, devenus les éléments d'un décor pour la fête du soir. C'est ainsi que nous achetâmes encore un foulard, un couteau à lames multiples et des gants en suédine verte. Je n'avais pas *oublié* Laurence, qui marchait à mon côté, s'exclamant de façon un peu agaçante, exigeant que je m'arrêtasse ici et là, mais elle faisait partie si secrètement de la soirée, de la nonchalance et des conventions de « l'arrivée à D... » que sa présence allait de soi et que j'avais cessé de m'en étonner. Il m'arrivait sans doute de jeter vers elle un regard d'impatience, ou de déplorer que ses vêtements ne fussent pas mieux assortis, que les gants verts, de caprice, fussent devenus une demi-faute de goût. Mais ce n'étaient que des sentiments passagers, pas même exprimés, ni avoués, qui faisaient peser sur mon plaisir une ombre vague, une arrière-pensée où j'aurais pu reconnaître, avec un peu de lucidité, ma vieille fatigue. Mais j'avais l'habitude de ne pas goûter de parfaits sentiments. Il me paraissait normal qu'un peu d'irritation cohabitât toujours avec le plaisir. Je ne m'étonnais plus de ces impressions qui m'avaient fait peur autrefois : ne pas supporter à côté de moi une Laurence qui m'émouvait l'instant d'auparavant, ricaner d'élégances qui m'avaient séduit. Il me semblait même que cette liberté à l'endroit de mon amour était un bon signe. Je me sentais assuré d'aimer, comme sont assurés de vivre les malades qui osent prononcer le nom de leur maladie. Il n'y avait plus pour

moi, pensais-je, ni entre nous, de mots sacrés, de sentiments couverts par les tabous de l'amour, fût-ce l'impatience ou le dépit. Nous étions revenus de tout et nous étions bien libres de baptiser Palais ce fortin délabré..., etc. Dix comparaisons tout aussi sottes qui me rassuraient, à la fois parce qu'elles mentaient, et parce qu'elles mentaient avec une apparence de cynisme. Le cynisme me garantissait contre les risques du mensonge et le mensonge me préservait d'un plus cruel cynisme. Dans la foule qui encombrait les trottoirs je serrais très fort le coude de Laurence, ou j'entourais ses épaules de mon bras et je me sentais traversé, comme par autant de fines blessures, par ces sentiments contraires qui donnaient du feu et de l'intérêt à mon amour.

La représentation du soir devait avoir lieu dans la cour d'un Palais. Des milliers de chaises y avaient été disposées, sur le dossier desquelles voletaient autant de papillons blancs. On croisait dans la ville des flâneurs pareils à nous, les bras ballants ou les mains croisées dans le dos, l'œil curieux pour observer D... qui baissait ses volets et prenait l'air du soir. L'impatience nous tirait insensiblement vers le Palais du Festival, autour duquel les groupes devenaient plus nombreux. Nous reconnaissions beaucoup d'amis, que nous saluions de loin avec circonspection. Si nous ne pouvions faire autrement nous leur serrions vite la main et nous nous échappions. Nous avions adopté sans nous consulter cette attitude d'amants furtifs, avides de solitude. Nous y trouvions une fois encore, mais dans un décor et des circonstances plus romanesques, le plaisir de jouer un rôle au bord duquel nous hésitions tous deux. Nous espérions que le simulacre nous entraînerait à l'aventure, à moins que nous ne fussions simplement satisfaits d'étonner. Les abords immédiats du Palais ressemblaient au foyer de Marigny ou de Chaillot un soir de Première. Nous nous signalions, Laurence et moi, les airs entendus, les airs réprobateurs, les airs surpris, ce répertoire de l'amitié. Les autocars multicolores de la troupe donnaient à ce rassemblement des airs de meeting luxueux. Au loin éclata une fanfare de chasse, que notre fête parut annexer aussitôt bien qu'elle n'eût probablement rien à voir avec tout cela.

*

J'ai conservé de cette soirée les souvenirs précis que j'essaie d'évoquer. Mais ne sont-ils pas précis pour moi seul ? Ou ne les ai-je pas déjà organisés, pour ma mémoire, en une coulée unie du temps, à quoi ne ressemblèrent pas ces heures ? On dit « le goût des souvenirs » et l'expression est bonne, qui signifie à la fois le plaisir de se rappeler, et que la mémoire est pleine de fleurs fanées, ou d'impressions si légères qu'on ne les fixe qu'au prix de comparaisons grossières. Ainsi le bonheur comme un jardin, comme un bon dîner. Il y a aussi le goût du danger, des fêtes, des saisons éclatantes. L'été pluvieux de D..., les ruines, l'attente du spectacle, l'impatience de visages connus jusqu'à l'ennui, composaient pourtant ce soir-là un équilibre rare, rendaient un son neuf. Pourquoi ? La vie à deux n'est pas seulement une auberge espagnole. Il faut compter aussi avec la magie, le courage. Nous n'avions guère le sentiment d'être courageux, ni que le sort nous souriait, mais nous étions saisis par le vif mouvement des rues, l'accélération des instants, les prestiges un peu désuets de la tragédie. Les fêtes ne sont pas composées seulement de programmes et de lumières. Elles sont faites de la dérive de la foule, d'une certaine vitesse brillante des mots, d'une menace qui rôde, nuit ou mort, et qui donne à de minces plaisirs le piquant du danger. J'écris *les tangos*, *le bras de Laurence*, *des airs entendus*, et s'il est exact que le bonheur, ce soir-là, c'était de tenir Laurence près de moi, de marcher sur un rythme de danse et d'écarter comme des mendiants les amis complices, il n'en est pas moins vrai que je reste sur ma faim. J'ai la curiosité des petites choses. Mais raconte-t-on une affaire amoureuse avec cette minutie ? Je ressemble aux vieilles filles riches d'un seul bal, d'un seul baiser, d'une jeunesse étirée dix ans comme un long élastique qui se rompt un jour en faisant mal aux doigts. Ces détails m'occupent entièrement. Nous ne possédons plus, après six mois, que ces disques usés, ces itinéraires de promenades. Les corps sont prêts à trahir, les mots peuvent encore servir mais la fidélité se réfugie dans d'étranges retraites : l'intimisme, les rengaines. On a des tiroirs pleins d'objets, les bouts de ficelles d'un grand amour.

De loin en loin j'écris un paragraphe gonflé de tristesse comme une gorge de sanglots, avec des couleurs, des oriflammes sur le ciel noir et la chute des mots sur le mot « amour ». C'est un mot que j'ai réhabilité. J'aime à parler d'une histoire d'amour, d'une chanson d'amour. J'en ai fait des expressions voluptueuses, d'un gris de velours, qui nourrissent lourdement la mémoire. Dans « histoire d'amour » il y a en effet le noir, le soir,

l'étonnement, et ce tissu à caresser dont la rime exige qu'il soit du velours. Je ne joue pas avec ces enchaînements d'images, cette docilité des mots qui se laissent toucher du bout des doigts comme des animaux. J'y accroche ma peur d'oublier ; j'y rassure une fièvre jamais éteinte. Ce n'est pas seulement le mauve satiné de Parme, l'aigu de pierre et d'or de Bayeux, les magies proustiennes jointes aux conversations de femme du monde, c'est la crainte, la dérision d'une liaison achevée, l'édifice fragile d'un seul souvenir érigé en preuve ou en symbole. C'est Laurence ressuscitée dans sa meilleure peau, son meilleur rôle, son meilleur jour. C'est l'espoir insensé de tout réduire, s'il le faut, à un seul rôle et à un seul jour ; de renoncer, s'il le faut, à ces visages qui se trahissaient l'un l'autre et qui finissent par former un visage vivant. C'est la tentation de préférer à la vivante une morte sur laquelle on ne me discute aucun droit, au risque d'une nouvelle aventure le soin minutieux d'en raconter une ancienne.

La pluie recommença à neuf heures et l'on joua *le Cid* derrière ce rideau brillant, ce brouillard qui paraissait tomber comme la cendre d'un volcan et que les faisceaux des projecteurs rayaient de blanc. Nous étions tassés sur les chaises, engoncés dans nos imperméables, avec une goutte qui parfois glissait des cheveux de Laurence sur son front et ses tempes. Nous n'avions pas cessé de nous tenir la main, et nos deux mains étaient crispées de froid. Nous étions deux amants surpris et tués dans leurs transports. Jamais je n'avais vu Laurence belle comme elle était ce soir-là. Laurence-la-Jolie, Laurence l'Apprêtée était devenue belle sous la pluie, malgré ses cheveux qui pendaient et le col relevé de sa gabardine. Elle avait le visage de quelqu'un qui a comblé ses désirs. Sur la scène claquaient les fouets, vibraient les lames des espagnolades cornéliennes. Chimène, Rodrigue étaient beaux. Lorsqu'ils tournèrent l'un vers l'autre des visages que la pluie avait transformés en masques de nageurs héroïques je portai attention à ne pas serrer davantage la main de Laurence. Je craignais que ce mouvement ne lui parût sot. Je sentais entre nous assez de complaisance, une exaltation un peu louche que seuls nos sourires désarmeraient. Ce fut elle qui me serra le poignet, en le caressant du bout de son index, et la caresse ressemblait en effet à un sourire destiné à demander pardon sans sérieux.

Le soir on traîna dans les cafés de D..., de table en table, chacun polissant son jugement. Il y fallait de la nonchalance, la chaleur de l'amitié, du désenchantement. Nous avions envie d'aller à deux jusqu'au fleuve. De

nous tenir le bras et la main avec les huit doigts croisés. Mais chacun craignait d'être dupe, de croire à cette promenade de collégiens, de ne pas donner à l'autre de preuves assez convaincantes de son humour.

Nous usâmes ainsi deux heures de la nuit sur des banquettes avant de retrouver la voiture.

*

La chambre aux deux fenêtres ouvertes sentait la pluie et la campagne. Nous posâmes sur le tapis la bouteille apportée par Laurence, deux verres et les cigarettes. La paix était revenue avec nous, comme une compagne sûre. Elle s'allongea près de nous, la tête, comme Laurence, loin du lit et les genoux en l'air. Nous la regardions affectueusement. Nous avions envie de lui demander raison de sa longue absence. Pourquoi nous avait-elle abandonnés ? Nous respections son silence qui rendait le nôtre léger. Nous bûmes sans hâte, une cigarette allumant l'autre ; des musiques superflues nous visitèrent, puis retournèrent aux bals du samedi. Sous nos fenêtres la ville déroulait le grand traîne-semelles de l'été. Les sourires posés sur les lèvres de Laurence et les miennes avaient enfin le naturel de l'amusement, d'une fin de jour réussie. Ce fut ce sourire que je soulignai d'abord du doigt, lentement, mon index dessinant sur la bouche de Laurence une bouche idéale comme en dessinent les enfants, avec ses deux renflements en forme de vagues et son arc destiné à la bonté. Puis je me penchai sur cette double bouche devenue sinueuse et je l'embrassai, avec, oui, une application merveilleuse. Le mot ne nous trahit pas. Nous étions appliqués comme des guerriers le sont à la victoire, des mathématiciens à la justesse des nombres, avec le sentiment que la paix dépendait de notre zèle. Nous qui avons beaucoup pratiqué l'obscurité, nous nous retrouvions et nous découvrons la lumière. Nous n'avons plus rien à cacher : avais-je jamais embrassé Laurence sans fermer les yeux ? L'avais-je déjà observée avec cette avidité sans angoisse ? Avec seulement reconnaissance, surprise, envie de bien faire ? J'avais envie d'elle, mais comme l'hiver a envie de l'été. C'était la politesse finale de l'amour, qui respecte l'autre mais ne s'oublie pas ; qui demande autant qu'il donne. Nous avons tâtonné trois ans sans trouver ce juste prix. Laurence avait été la prodigue, j'avais été l'usurier de la fortune que le hasard nous accordait ce soir, ce soir-là seulement, et pour

une heure. La tête de Laurence était posée bien fermement sur le tapis au milieu de ses cheveux épars. Elle me regardait droit, avec un sourire des yeux, pendant que mon visage s'approchait du sien, faisait avec le sien des angles différents, jusqu'à voir ses yeux renversés et ses traits comme ceux d'une évanouie que l'on eût portée devant moi, la tête pendante. Mais toujours ses lèvres étaient dociles aux miennes, douces, ouvertes, et nous partagions un seul baiser pendant que nos visages dérivaienent comme deux astres. Nous nous séparions brièvement pour reprendre souffle et rire. J'embrassais les tempes, les joues plates, les ailes du nez, le bord blond-blanc des cheveux. Puis je revenais aux lèvres et je jouais en secret aux comparaisons de sources et de fleurs. Laurence avait posé ses mains à plat sur le tapis. J'étais accoudé, mes mains à moi sur ses épaules, et nos corps attendaient loin de nous que s'épuisât la science des lèvres, ce bavardage sans paroles, cette allure de boire l'autre. Nos corps qui brûlaient, mais sans impatience. Désormais le temps cessait de nous être compté. Nous serions réunis. Nous allions vers le plaisir, vers les yeux refermés de la nuit, d'un mouvement assuré. Je n'avais rien à demander, Laurence rien à accorder ; nous étions ensemble, nous n'avions pas cessé de l'être et ce baiser n'avait jamais cessé, ni ce balancement obstiné, ce refus simulé que je faisais avec la tête, pour mieux sentir sous mes lèvres celles de Laurence, ses dents, sa langue rapide, tous les jeux, ; les morsures, les consentements du baiser, qui me *répondaient*.

UNE MOBILITE FUNESTE

OceanofPDF.com

« ... Ma lettre à Mme de Malbée, cette lettre dans laquelle tous les témoignages de regret, d'amour et de dévouement lui étaient prodigués, cette lettre où je désavouais toutes les plaintes que j'avais pu former contre elle, était encore à la poste que déjà la résolution contraire était dans mon cœur. Avec cette mobilité funeste, il n'est pas étonnant que l'on m'ait accusé de fausseté... »

Benjamin CONSTANT.

OceanofPDF.com

MON remords à l'endroit de Cécile, le sentiment d'une promesse esquivée, d'un confort répudié à la légère, le calcul qui pesait une proie et une ombre, bref un peu d'ennui, un peu de crainte, tout cela n'apparut pas au départ du voyage, mais quelques jours auparavant, dès que la date en eut été fixée.

Vis-à-vis de Laurence, cette division encore mal discernable introduite entre nous se manifesta par de la distraction. Une distraction désordonnée, capricieuse, qu'elle attribua sans doute au projet en train de s'accomplir, voire à l'anxiété. J'avais dit plusieurs fois de ce départ proposé qu'il engageait des sentiments délicats, que ce voyage ne serait pas « facile », etc. Nous nous apprêtions à une expérience aux dosages rares, aux réactions imprévisibles, ou bien encore à une espèce d'horlogerie, de mise au point d'un sentiment livré jusque-là aux gros doigts de la passion. Cette perspective justifiait l'inquiétude.

Je vis beaucoup Cécile les quelques jours qui précédèrent immédiatement le voyage. La sorte de mensonge que je lui réservais exigeait en effet de mûrir. Certains mensonges gagnent à éclater, d'autres à croître sans hâte, avec le naturel des plantes. Ils forment une végétation aux luxuriances de Tropiques, épaisse à s'y perdre ; ils pourrissent la vérité insensiblement ; ils sont le temps qui passe, la patience.

Sitôt que je fus assuré que notre départ aurait lieu, je découvris que, pour l'avoir accepté, Laurence devait y tenir plus fermement que moi. J'avais en effet usé, à la convaincre, beaucoup de ma passion. Les surprises heureuses nous trouvent dans une fraîcheur d'âme, dans une *forme* parfaites. On est plein de force pour conquérir ce qui nous est donné sans combat, alors qu'on épuise au combat des réserves d'imagination qui font défaut après la victoire. Au contraire Laurence, après avoir feint plusieurs semaines de ne plus croire en cet amour ressuscité, après avoir, pour me décourager et détourner un sentiment qui la tentait, essayé des ressources de l'humour, de la mémoire, de l'expérience, Laurence se trouvait maintenant découverte et vouée par sa longue résistance à une chute plus spectaculaire. Elle s'était surveillée trop longtemps pour n'avoir pas envie de se laisser aller. Sa méfiance tombée, je la retrouvais aussi abandonnée que deux années auparavant, à l'époque où la prudence nous paraissait à chacun une injure assez vaine infligée à l'autre. Je me surpris donc à surveiller une Laurence qui ne se surveillait plus. Je découvris qu'elle comptait sur une absence plus

longue que je ne l'avais fixée. Je lui fis comprendre que seul le manque d'argent nous contraignait à un voyage aussi bref. Elle trouva de l'argent, qu'elle m'offrit et que j'acceptai. Il me sembla reconnaître là un geste de Cécile, un de ces gestes qui n'étaient pas étrangers au bonheur que j'avais goûté auprès d'elle, et j'en aimai davantage Laurence. Nous ne parlâmes plus d'argent, ni même de la durée du voyage ; nous étions d'accord sur Rome, et pour l'atteindre nous imaginions une croisière paresseuse dans le soleil, des matins et des soirs qui se ressembleraient.

Afin de quitter Cécile plus facilement et de la laisser à mon endroit dans une incertitude qui réservât l'avenir, je fis en sorte de la mettre dans son tort. J'y parvins à force de mauvaise humeur et de dérobades à quoi elle ne comprit rien. J'excellais avec elle à ces façons de faire qui déroutent. L'on me soupçonna, plutôt que de comédie, de tristesse, d'une sorte de folie d'avoir mal, et l'on me pardonna. Je me suis contenté souvent de ces rémissions provisoires. Elles font gagner du temps. Elles laissent le loisir de peser le pour et le contre et d'arrêter une attitude conséquente. Puis Cécile en vint à me critiquer assez durement et je lui infligeai l'annonce de mon voyage comme une punition. A simuler ces désordres et ces colères on se prend au jeu. Je n'étais pas loin, à la veille du départ, de soupçonner Cécile, ni de me féliciter de la leçon que j'allais lui administrer. En tout cas j'étais plein vis-à-vis d'elle de rancune. Il y avait, malheureusement, son visage. Je résiste aux reproches, aux mises en demeure, mais un visage défait par la peine s'interpose entre moi et mes intentions. Il m'était arrivé déjà d'être détourné de mes calculs par l'image de la tristesse qu'ils entraînaient. Il fallut cette fois-là tout le mouvement du départ, la docilité de Laurence à mes désirs, pour étouffer la gêne où me jeta Cécile en ne protestant pas contre l'injustice qui lui était faite. Je descendis l'escalier de l'immeuble du boulevard Raspail en veillant précieusement sur ma colère. Je craignais qu'une inattention ne suffît à la laisser s'épuiser et ne me livrât sans défense aux remords. Dans la rue je recomposai en hâte un sentiment de soulagement et de cynisme, décidé à m'en tenir là jusqu'au départ. Mais déjà s'installait en moi, non pas exactement du regret ni de l'anxiété, mais le sentiment d'une erreur, d'un usage abusif de ma liberté. Je sentais que mon désir de Laurence n'avait pas perdu de sa réalité ni de sa force, mais déjà je n'offrais plus à ce désir et à ce projet qu'un profil réticent ; j'étais tout détourné d'eux, et Cécile abandonnée commençait d'accaparer mes pensées.

*

Nous avions d'abord prévu de passer notre première nuit dans les Alpes, au pied du Mont-Cenis dont je comptais emprunter la route vers Turin. Nous dînâmes à Chambéry. Au lieu d'y chercher une chambre nous décidâmes de pousser un peu notre chemin. Ces fièvres de la route ne sont pas déplaisantes. Nous remontions la vallée de la Maurienne lorsqu'un orage éclata. C'était une des nuits les plus courtes de l'année, et l'horizon, à dix heures, était encore délavé de jour. Des deux côtés de la route nous apercevions parfois des usines aux fours rouges. Ces enfers, avec leurs forges et leurs fumées empestées, appelèrent les feux du ciel et nous fûmes bientôt au centre d'un immense éclatement. Les éclairs faisaient une seconde, de la montagne, une lune déserte et bleue puis nous laissaient aveugles, scrutant la nuit noyée avec des yeux agrandis. Nous nous arrê tâmes au pied du col, à Lanslebourg, où l'on ne pouvait nous offrir aucune chambre. Un souillon nous servit du mauvais café en regardant la pendule. Il était près de minuit et l'orage ne s'apaisait pas.

Assis à la table de l'hôtel nous nous contemplâmes avec une égale fatigue. La journée avait passé dans la monotonie des routes, que n'avait rompue aucun des incidents sur lesquels on compte pour fixer le souvenir. Nous étions partis tôt et nous avions bavardé sans méfiance. Dès midi une lassitude nous avait saisis, qui n'avait pas relâché son mol ascendant. J'allai sécher mes cheveux, me recoiffer et passer de l'eau sur mon visage. Je me rappelle avec quelle colère je relevai la tête du lavabo et me fixai, de près, haineusement, dans le miroir. Je me fis un sourire et revins vers Laurence, sinon apaisé, au moins résolu à la diplomatie. Son visage à elle avait durci, comme toujours dans la fatigue ou la colère d'être jouée. On nous apporta du pain, du fromage et une cafetière pleine, que Laurence serra entre ses mains pour les réchauffer. L'hôtesse avait pris son parti de notre présence en apprenant que nous comptions franchir le col sans attendre le matin. Nous demandâmes du vin avec le fromage et nos pommettes furent bientôt écarlates. Nous bavardions de nouveau, avec application.

*

L'orage parut mourir dès que nous fûmes au-dessus de Lanslebourg. Nous débouchâmes sur un ciel clair et dans une tempête qui brossait les cimes des sapins. Laurence parlait à mi-voix. Nous entendions les gifles soudaines du vent contre le pare-brise après chaque virage. Nous dépassâmes la forêt et la tempête redoubla ; une tempête immobile maintenant que les arbres n'étaient plus là pour en mesurer la violence. Nous traversâmes une espèce de forteresse abandonnée. Les remparts, les casernements aux fenêtres béantes avaient la même pâleur morte que les montagnes qui surplombaient la route. A l'intérieur du poste nous réveillâmes un douanier qui nous soupçonna. Qu'avions-nous l'air de fuir ou de poursuivre ? Nos passeports tendus du bout des doigts nous donnaient des airs de coupables. Il faisait une chaleur de four dans la cabane, et la radio diffusait une belle chanson noire.

— « Lena Horne », dis-je...

— « Bessie Smith », répondit Laurence.

Nous allumâmes des cigarettes. Il fallut traverser encore, pour rejoindre la voiture, le fleuve glacé du vent qui franchissait le col en sifflant. Ensuite ce fut la rive d'un lac blanc, les lacets de la descente, l'impression de mourir de fatigue dans le cri des pneus. Nous ne dûmes plus un mot. Après la frontière italienne je traversai Susa et Bussoleno à cent. Au passage nous lûmes sur une pancarte « Rivoli », puis vinrent les avenues tièdes de Turin, le vide, la nuit minérale des villes. Laurence s'était endormie contre moi et je conduisais doucement.

Au réveil je trouvai l'envie de téléphoner à Cécile installée en moi comme si le rêve l'y eût ancrée solidement. Un besoin, un désir, un geste évidents. C'était bien cela : *un geste*. On en a de semblables envers les veuves de vieux serviteurs, les employés congédiés. Rien n'était plus simple. Le téléphone était à portée de ma main. De la chambre voisine Laurence ne m'entendrait pas appeler. Je prendrais la chose en souriant. Je dirais : « Tu vois, ma première pensée italienne est pour toi. » J'imaginais déjà, boulevard Raspail, la tranquillité restaurée, avec ses compagnes ; la paresse, la vanité. Peut-être ce mot — vanité — sur lequel je butai, me détournait-il de mon intention ? Il levait avec lui de solides griefs. Chez Cécile, tous les gendarmes de la terre et du ciel conspiraient à maintenir

l'ordre. Cécile traversait sa propre vie (par exemple son aventure avec moi) comme ces présidents qui vont d'un bout à l'autre de leur capitale au fond de voitures fermées. Mon appel la confirmerait dans ses crédulités, ses confiances, ses patiences, l'arsenal dégoûtant de ceux qui ont raison. Cela me levait le cœur. Sans parler du sentiment d'étrange té que la chambre d'hôtel, sur laquelle j'avais ouvert les yeux, aggravait maintenant très vite. Entre Cécile et moi la distance avait crû en une minute, au point de rendre absurde ce geste de téléphoner, presque décidé l'instant auparavant.

Laurence entra, portant le plateau du déjeuner qu'on avait déposé chez elle. Il n'était plus question d'appeler Cécile et je n'y songeai plus.

Nous déjeunerâmes à une terrasse, sous un parasol rouge. Le soir nous étions à Orta, au bord d'un lac ; j'avais oublié mes scrupules.

Nous avions fixé un rendez-vous au bonheur dans ce village. Nous l'y trouvâmes comme un ami qu'on aperçoit de loin. A peine changés nous descendîmes pour une promenade. Ce n'est qu'au départ de cette promenade que se dissipa tout à fait la gêne apparue la veille entre nous, en voiture, puis réapparue à Lanslebourg, une gêne faite pour Laurence, j'imagine, d'étonnement (l'étonnement d'être à mes côtés) et de fatigue (d'avoir ce rôle à jouer). Pour moi je m'effrayais surtout de l'*application* que j'avais dû mettre à bavarder avec elle. Peut-être avais-je éprouvé autrefois les mêmes difficultés pour ne conserver que sa facilité à notre commerce. C'était selon moi le signe de notre accord. Je ne me souvenais pas d'hésitations semblables avant de parler, de l'embarras du choix (mais un choix dont aucun terme ne me satisfaisait).

J'avais eu, pendant une journée entière, le sentiment d'un paysage informe, de mots au sens incertain, un monde mouvant à travers lequel je m'aventurais. Je ne croyais pas si bien dire lorsque j'évoquais les difficultés du voyage. Laurence ne facilitait pas les choses. Sans doute se reprochait-elle l'inutilité de l'aventure ? Une femme qui accepte, il y a toujours un instant où elle a l'air d'une fille. La liberté des mœurs, un dédain égal à celui de l'homme, le plaisir lui-même ne soldent pas ces froissements de l'honneur. J'aurais pu, à force de naturel, en rendre à Laurence. Mais nos défaillances ne pouvaient que coïncider ; elles s'appelaient l'une l'autre et s'aggravaient. Laurence s'était tassée loin de moi dans la voiture et je me rappelle la colère avec laquelle plusieurs fois j'avais regardé son corps, le corps que j'aimais, mais qui pouvait m'inspirer du dégoût si Laurence elle-même cessait d'en tirer gloire. Cette fille recroquevillée, rageuse sous ses

airs humbles, me précipitait dans l'ennui. Le soin qui glaçait nos propos nous eût jadis donné la panique.

— J'espère que tu n'es pas fatiguée, disais-je.

Des paroles à nous vouvoyer, nous dont le tutoiement avait toujours exprimé une disposition si naturelle. J'avais cru en quittant Cécile pour quelques semaines qu'aimer Laurence ne serait pas un rôle. Or ce n'était qu'un rôle plus facile, qui collait mieux à ma peau que le rôle « Cécile », mais dont l'aisance même (qui me paraissait d'ailleurs une espèce de péché) se démentait parfois, m'imposant toute une part de *composition* à quoi je n'étais pas préparé. Et composer était un mot juste, qui voulait dire à la fois mettre les pouces et recourir à l'invention. En vérité, ce commencement du voyage ressemblait sans doute assez fidèlement aux commencements de notre liaison, quatre ans auparavant, mais il les reconstituait sans illusion. Nous faisions le même chemin mais nous n'étions plus abusés, comme autrefois, par l'apparence d'un mouvement naturel qui nous eût portés l'un vers l'autre. L'amour-passion est fait de complaisance et de fatalité, et surtout de complaisance à la fatalité. On y devient paresseux. On se laisse tromper par l'oisiveté de l'amour. On occupe cet irrépressible courant, dont on attend qu'il nous mène à l'autre sans histoire, sinon les histoires brûlantes du désir, des reproches, des pardons. Meure la passion, et l'on reste en face d'un partenaire plus séduisant, plus sûr, plus ressemblant que les autres, mais étranger. Etranger sans haine, étranger sans excès de désespoir, mais qui exige pour être approché, reconnu, pour être aimé, un labeur assez semblable à celui de l'amitié. Jamais l'expression « repartir à zéro » ne m'avait paru aussi juste que pendant la route. Il n'y avait rien d'acquis entre Laurence et moi. Tout restait à entreprendre, à gagner ; et « tout », cela signifiait de la patience, être prudent, séduire, rassurer. A cette tranquillité de l'autre chacun de nous se fût lui-même rassuré, comme il se blessait à ses défaillances. Le plus urgent était de redonner à notre voyage sa nécessité. S'ils n'ont pas le sentiment d'accomplir un sort inéluctable les amants s'aiment mal. S'ils n'ont pas à vaincre des ennemis implacables leur histoire s'effrite. « Inéluctable », « implacable » ; la perspective d'un amour est-elle faite de ces chemins barrés ? Pris au piège, les amants consacrent toute leur force au défi, ils résistent à une conjuration universelle, ils cumulent le plaisir d'une situation intéressante, l'héroïsme, la douceur d'aimer. De petits griefs, des complices, l'indulgence sont autant de fausses alliances pour ce combat. Il n'est de bonne guerre que du droit, de bon

amour qu'inscrit dans la logique des choses. Voilà qu'il nous semblait manquer à cette logique. Il nous fallait avant tout récupérer notre ardeur à l'aventure, ce composé instable de jeu, d'attendrissement sur soi-même et sur les circonstances, d'angoisse véritable, que je retrouvai avec un plaisir qui le multiplia, ce soir d'Orta, sur le chemin qui longeait l'eau.

C'était un chemin étrange ; à moitié un chemin, à moitié un quai, dont les dalles disjointes se soulevaient ou faisaient place à des embarcadères. Des jardins le bordaient, au fond desquels on voyait des palais. Mais doit-on nommer palais ou villas ces demeures aux murs jaunes et aux fenêtres immenses, bâties sur les rives des lacs ? On les a conçues pour les fêtes et l'intrigue, du moins l' imagine-t-on ainsi. Laurence disait avec un sourire moqueur :

— Nos Palais...

Elle n'aimait pas les châteaux, ni l'ostentation ; elle professait des luxes rares, le culte du détail. C'étaient des palais abandonnés. Les allées ratissées de leurs jardins étaient désertes et leurs persiennes closes. Nous ne pouvions détourner nos regards de ces bâtisses vides ; elles occupaient terriblement l'imagination. « Quelque famille milanaise ? » pensait-on en observant des armes sculptées au-dessus des portes. C'est vrai que les châteaux font rire, comme les reins corsetés, les mâchoires dignes. C'était une vraie plantation de châteaux, le lotissement du faste. Laurence se moquait toujours. Si l'étroitesse du chemin ne l'interdisait pas je lui prenais le bras, ou bien je me penchais vers elle et posais mes lèvres sur son épaule. Des demeures plus grandes se succédèrent bientôt, isolées au milieu de parcs, toujours fermées. Quelle peste avait frappé ce rivage ?

— Pourquoi as-tu proposé ce voyage ?

Que pouvais-je répondre ? A ce moment les réponses qui me venaient à l'esprit me parurent toutes affectées, des répliques de théâtre, de ces paroles qui sont autant de comédies futiles. Je pouvais dire aussi bien — c'est-à-dire aussi mal, aussi vainement — « pour y vérifier d'anciens échecs, y mesurer d'anciennes chances, enterrer le passé, le ranimer, m'en souvenir, le réapprendre, pour en finir, pour recommencer — par rancune, par tendresse »...

— Par ennui, dis-je, ennui d'aimer mal.

— M'aimes-tu mieux que Cécile ? Ou seulement mieux qu'autrefois ?

Je secouai la tête. Je voulais écarter Cécile de la conversation, puisque Laurence paraissait décidée à mener une conversation. Il aurait fallu

répondre qu'il ne s'agissait pas de faire *mieux*, mais de faire aussi mal sur une matière connue, dans un style qui me plaisait.

— Je suis surpris de me retrouver avec toi, mais en même temps tu es la compagne la moins surprenante. J'ai le sentiment agréable, et aussi le sentiment désagréable, que nous sommes abonnés l'un à l'autre. Parfois je me dis que c'est ignoble, qu'il faut être vulgaire, pauvre, lâche pour accepter cela. Parfois aussi j'imagine que c'est un des visages convenables de la tendresse, un visage qui vieillit assez bien, qui ne me fait plus peur. Je n'en connais pas de plus convaincant. Et puis, nos paroles, nos silences... Nous n'y jouons plus rien. Quel repos de savoir que ton opinion sur moi est faite. Que les erreurs et les indulgences sont acquises une fois pour toutes. Nous sommes un vrai couple ; je n'en reviens pas. Simplement, nous ne savons pas encore si nous allons trouver ici des raisons de nous fuir ou de nous garder. Pour ma part je ne balancerai pas. La première certitude sera la bonne. Je ne parle pas des impulsions...

— Ce que tu appelles des impulsions, ce sont les envies de crier, de s'en aller, de rire...

Je hochai la tête avec mon meilleur sourire. En même temps j'étais un peu dépité de constater que Laurence, elle aussi, avait traversé en deux jours des printemps et des intempéries. Me voyait-elle, *moi*, comme je la voyais, *elle* ? Mes sévérités, je savais quoi en penser ; mais les siennes ? Je frémis à me remémorer mes impatiences envers elle, une cruauté parfois sordide, appliquée aux petites choses. Étais-je soumis aux mêmes injustices ? Je me rappelai sur le coup des demi-sourires, des demi-silences. La méchanceté (et sa sœur aînée, l'indulgence) étaient vouées avec Laurence aux demi-mesures, pour le blâme comme pour la pudeur.

Je répondis mollement :

— Je suppose que tu connais cela aussi bien que moi. Il ne faut pas s'en inquiéter. Ce sont probablement des velléités assez saines.

« Saines » était un bon mot. Il convenait de tout expliquer par la santé, l'expulsion nécessaire des humeurs, les franches saignées.

— Lorsque nous étions séparés, avais-tu ces mêmes velléités *en ma faveur* ?

Peut-être la voix était-elle plus âpre que Laurence ne l'eût souhaité ?

— Bien sûr ; ces mouvements vont sans dire. En ce moment même...

Nous fîmes aussi des ricochets sur l'eau du lac. Le quai semblait ne point devoir finir. Nous revînmes vers le village avec les palais à main gauche.

Sans nous l'avouer nous guettions sur les façades une fenêtre éclairée qui nous eût permis de deviner ces secrets dérobés. On entendait au loin une radio. « Le ciel est devenu vert », dis-je. J'imaginais que cette sottise remarque, Cécile l'eût faite à ma place si elle eût été là. J'en voulus à Laurence de ne pas m'épargner plus souvent ces pauvretés. Mais les eût-elle prises à sa charge que je lui en eusse voulu. Ce n'était pas de l'inconséquence si j'exigeais d'elle plus que de moi, c'est que je l'estimais davantage. Je l'enlaçai et je levai la tête avec un sourire vague adressé aux nuages, comme un homme libre.

*

Ce malaise fugace, le lendemain matin, était-ce encore la fièvre du téléphone ? Cécile m'investissait chaque nuit.

La journée n'était pas lumineuse malgré son soleil blanc, un soleil de migraine. Je m'habillai rapidement et je descendis sur la terrasse qui surplombait le lac. Il était tard et je pus boire plusieurs Cinzano blancs (j'aimais commander « Cinzano bianco ! ») sans étonner le barman.

A San Giulio, qui est une île du lac, nous retrouvâmes des palais, mais entassés entre les ruelles étroites, mur à mur. Par une fenêtre ouverte nous aperçûmes un sol dallé de rouge, ciré, brillant, et les meubles de Venise, nacrés et noirs. J'aime ces visions qui passent au rythme de la marche. Des taches jaunes : un canapé, son reflet dans un miroir accroché bas. Je sentais presque de la haine en moi, à regarder de loin ces salons fermés. De la haine et une envie joueuse. « Tu devrais être une comtesse milanaise », dis-je à Laurence. Laurence riche, Laurence étrangère, me faisant visiter sa maison avec des exclamations de plaisir, des poursuites. Elle aurait eu les trente-cinq ans impérieux, une dureté habile à fondre pour moi. « Cara, aurais-je dit, carissima, vendons San Giulio et habitons Rome (ou Naples, ou Capri). Vous avez besoin du Sud. Orta, ce sont les Vosges de l'Italie. D'ailleurs vous n'avez de plaisir qu'à vous allonger, vos chiens à vos pieds. C'est une scène capriote, c'est un style romain, etc. »

Laurence était arrêtée au milieu de la ruelle, dix pas devant moi ; elle allumait une cigarette. « Petite Française », dis-je. Elle me regarda venir comme elle eût regardé boiter Byron, se pendre Nerval. Je lui souris modestement. Elle aussi sourit, à regret me sembla-t-il, à ce petit Français.

Nous déjeunerâmes avec les taches remuantes du soleil sur la nappe, nos fronts, nos bras sombres. Je bus trop de vin et fis boire Laurence, du vin de Côte à la légèreté métallique, que nous prenions par sympathie pour Hemingway, de même qu'à Paris nous finissions les soirées au Harry's Bar, et nous croisions en sortant les putains à fourrures blanches. Nous parlions fort. J'appelais cela « s'étaler ». On dit aussi « étaler sa complaisance », ou assez laidement « s'étaler sur la table ». Lorsque nous buvions notre conversation ressemblait à une vitrine. Nous exposions la marchandise : humour, tristesse, soudaine lucidité. Tout était à vendre. Mais nous n'étions que deux, tour à tour marchands et acheteurs, et nos marchés étaient vite conclus : tout contre tout, un troc de copains, les yeux fermés, de confiance. Notre paix valait bien d'écouter l'autre rincer son âme. Ces lavages méticuleux étonnent, puis dégoûtent, mais on s'y accoutume. Vers trois heures nous nous retrouvâmes seuls sur la terrasse, dans une lourdeur presque brumeuse qui annonçait l'orage. Laurence gagna sa chambre pour y faire une sieste.

*

J'avais le sentiment, heure par heure, de revivre un voyage imaginaire, ou bien effectué naguère auprès d'une ombre qui se fût nommée Laurence, et ce double voyage — le réel et ce modèle triste auquel il ressemblait — était aussi différent que possible de ce que j'avais attendu. Au lieu des matins, des soirs frais, des déjeuners à l'ombre, des salles sonores de Musées, nous traversions une fournaise, des villes jaunes, des heures lentes. Une vie faite d'après-déjeuner. On ne devrait jamais partir à deux en été. Les siestes, la sueur, les grands éclatements de la lumière de midi enlaidissent l'autre. On se sent laid soi-même et l'on voudrait faire payer cher cette laideur. Il y eut l'après-déjeuner d'Orta, avec ce carcan aux tempes ; l'après-déjeuner de Gardone ; celui de Venise à la terrasse du Danieli, l'orchestre qui ne jouait plus que pour nous et je me sentais ridicule à cause de ces plaques de sang qui me rougissaient les joues. Chaque épisode du séjour italien entraîne avec son souvenir des souvenirs de chaleur, de poussière, le sentiment d'une injustice mineure mais constante que nous infligeait la chance. A Gardone nous déjeunerâmes à la terrasse d'un palace rose. Au-dessus des tables était tendu un vélum dont les reflets nous

empourpraient. Il régnait un silence de riches impatients. Nous avions quitté Orta un jour plus tôt que prévu, traversé Milan sans nous arrêter, brûlé Côme. « A Milan, tu m'achèteras des cravates sous la Galleria », avais-je dit un soir à Laurence. C'était un soir de juin, à Paris, si facile, de ces soirs auxquels je rêvais maintenant, avec le lac à nos pieds, couleur de plomb. Laurence s'allongea sous un arbre aux feuilles rares. Elle avait posé une pochette sur ses yeux ; d'un geste des doigts elle écartait le décolleté de sa robe, un décolleté rond que je n'aimais pas, toujours flottant autour de son buste un peu mince. Le geste me blessa. Il ressemblait à cet autre, des provinciales, qui « baissent leur gaine » sous la robe en velours de soie. Je pensais à des chevaux qui pissent, à des girafes qui boivent. Etait-ce cette violence que recelait ma fatigue ? Cette envie d'associer à l'image de Laurence des images basses, auxquelles aiguïser le dégoût soudain que j'éprouvais à ses côtés ? Il me semblait que n'importe où ailleurs qu'au bord de ce lac, auprès de n'importe quelle femme qui n'eût pas été Laurence, j'eusse trouvé des raisons *d'attendre*, de quoi nourrir la patience. Alors que notre présence, à Laurence et à moi, ensemble, dans ce lieu, à cette heure, avec l'accablement de la chaleur, me paraissait impossible à expliquer, impossible à justifier, exactement *désespérée*. L'enchaînement d'indulgences, de hasards et de paris qui nous avait menés à cette solitude à deux me parut indéchiffrable. La même force, en moi, appliquée une heure auparavant à conserver mon sentiment pour Laurence, le niait furieusement. Nous étions trop seuls, trop libres de nos mouvements, trop près l'un de l'autre. Nous avions besoin d'être séparés, arrachés, enchaînés à des sorts injustes. Nous avions besoin qu'on nous rendît injustice, qu'on nous causât du tort. Ce temps ouvert à nos projets, les routes entre lesquelles nous choisissons, ces nuits que ne visitaient qu'un peu de sommeil, un peu de désir, scellaient notre chance plus étroitement que des chemins barrés, que le plaisir à la sauvette. L'été italien offre à tout venant son gros ventre. Cette saison, ce pays qui racolent le bonheur donnent la nausée. La vie nous refusait son hospitalité, la vraie vie, ses combats douteux et ses causes injustes, la vraie vie qui ignore l'indulgence et la facilité ; qui manque toujours d'espace et de temps ; qui, lorsqu'il s'agit de s'aimer, manque de mots pour le dire.

Tout aboutissait à cela : Laurence ensablée dans l'ennui de ma présence, les yeux fermés sous le globe gris des paupières, une jambe brune que mes mains connaissaient balancée inconsciemment, par quelle impatience ?

Mais une heure plus tard, la chaleur apaisée, lorsque nous nous levâmes, nous revenions de si loin sans doute que notre premier regard fut une surprise heureuse. Laurence sourit et je lui sus un gré enfantin de cet effort. Mais il n'y avait point d'effort. A mon tour je souriais, je parlais, je regardais l'autre rive en tendant l'index. Nous étions là ; nous étions capables de parler ; un peu de vent se lèverait bientôt ; nous roulerions entre les éboulis de pierre et les villas entourées de cyprès. Chacun de nous, à se deviner capable de supporter l'autre, affermissait son courage, inventait une espèce de reconnaissance qu'il pouvait exprimer par des demi-mots, des gestes de prévenance, un cérémonial à peine moins convaincant que celui de l'amour. Nous parlions, nous remontions lentement l'allée qui conduisait à l'hôtel, je prenais le bras de Laurence. C'était plus que je n'avais espéré.

Nos générosités réciproques se multiplièrent jusqu'au soir, au fur et à mesure que cette paix précaire se consolida. Ainsi déjà, trois ans auparavant, nous avions parfois substitué à la passion pour l'autre le culte et l'entretien de cette passion. De sorte que ce n'était pas Laurence qui durait, qui vivait, qui dévastait, qui régnait en moi, mais le sentiment que j'avais pour elle, ma propre façon de l'accommoder et de l'enrichir ; non plus une personne ni une fatalité, mais un commerce, une méthode. Il y avait eu les périodes où j'aimais l'amour, où je lui faisais confiance, où je m'étonnais de sa souplesse et de sa résistance, et si l'on me demandait : « Comment va Laurence ? », j'avais envie de répondre à une autre question et de donner des nouvelles de l'amour. Ce qui m'avait passionnément intéressé, c'était la création ininterrompue, le renouvellement, la conservation de ce pouvoir d'aimer, qui parfois devenait plaisir d'aimer, ou ennui, ou dégoût d'aimer, mais qui toujours m'appartenait, ne tenait qu'à moi, naissait de moi seul, et pour lequel Laurence était un objet privilégié, connu, ami, mais point unique. J'en parlais, de ce pouvoir, comme d'une personne ou d'une plante. Il grandissait, il dépérissait, il était près de mourir ou impatient de revivre. Il fallait chasser les parasites qui l'affaiblissaient (l'ambition, le goût de l'argent, l'orgueil). Il fallait le soigner. Ce soin, cette médecine, cette attention méticuleuse donnée pêle-mêle au pire et au meilleur ont un nom, c'est la complaisance. Mais la complaisance est comme feutrée de satisfaction, douillette, frileuse et d'une abondance inusable. Alors que celle-là brûlait, criait. Il y a des avares qui font des piles d'écus et d'autres qui tuent pour voler. Il me semblait que rien ne valait qu'on y sacrifiât ce regard du dedans, cette curiosité, cette application du dedans, cette façon

d'ériger en règles mes secrets, en symptômes mes turpitudes, cet inventaire exalté de mes ombres. J'apportais de la force à cette fatigue, une espèce de rage de vivre à cette petite mort. J'avais poussé la croissance de ces mousses et de ces fleurs noires jusqu'à la démesure. Les paysages intérieurs étouffaient sous une végétation hypertrophiée, veloutée, entêtante et j'y promenais par la main une jeune fille nommée Laurence. J'offrais les maladies comme un cadeau ; la peur, l'ennui, la fatigue comme autant de cadeaux. Tant de violence — une si douce violence — irriguait la veulerie qu'elle en faisait un fleuve aux crues fertiles. De la complaisance ? J'avais accepté le mot ; mais il servirait désormais à nommer une passion.

Après le déjeuner, alors que Laurence s'était assoupie dans le jardin, j'avais eu le tort de m'irriter contre *elle*, de la regarder, *elle*, et j'avais trouvé une espèce de haine à l'envers de mon regard. Deux heures plus tard et la fatigue aidant, c'était à moi de nouveau que je pensais ; ou plutôt au besoin que j'avais d'aimer Laurence, de soigner et de sauver notre histoire interrompue, puis reprise ; à la possibilité toujours nouvelle de substituer, à cette personne difficile, une tolérance assez commode. Si je cessais de m'inquiéter d'une Laurence proche ou lointaine pour m'interroger seulement sur la *distance* ; si je songeais moins à la difficulté d'aimer Laurence et davantage à la patience, à l'indulgence, au confort, qui sont des moyens faciles, j'étais plus heureux. Heureux de cette réconciliation que n'avait précédée aucune scène, de ce retour sans départ, de cette paix sans hostilités préalables. Je pouvais de nouveau m'émerveiller de notre science réciproque. Nous aimer ? Qu'il n'en fût plus question et nous étions contents l'un de l'autre. Avions-nous demandé davantage ? Autrefois, oui, peut-être. Mais désormais nous nous contenterions de ce silence à deux, si léger au fond, et des soirs qui tomberaient toujours sur les faubourgs de Vérone. Au-dessus de la petite rue où se trouve la *Colombe d'or* le ciel était un long rectangle vert. De quart d'heure en quart d'heure nous le vîmes changer, foncer, devenir ce bleu profond sur la place des Erbé où nous dînâmes. D'un commun accord nous prolongions le sentiment d'un armistice, avec ce qu'il entraînait d'incrédulité, d'indécision. Nous pouvions à chaque instant basculer dans la guerre. Nous aurions retrouvé la colère, l'ennemi probable, l'angoisse des embuscades. De l'autre côté nous guettaient la romance, la surprise que l'on commente à deux. Sans parler de la nuit. J'y retrouvais une Laurence accordée à moi, nue, qui aimait le plaisir et le connaissait, parlait peu, parlait bas, ne glissait pas au sommeil

sans avoir énuméré toutes ses raisons d'être satisfaite. A quoi tenait donc la misère où elle me laissait ? Nous nous endormions ensemble, je me réveillais le premier. Alors je pensais à elle. Moi aussi j'énumérais mes raisons de me rassurer : ce plaisir sans angoisse, ce corps ami ; mais au bout des raisons je ne trouvais que l'angoisse, l'inimitié. Et surtout l'étonnement d'être là. Je mesurais mes gestes afin de ne pas éveiller Laurence. Je n'éprouvais pour son visage défait nulle répulsion. Il faisait déjà chaud. Un peu de sueur brillait sur les ailes de son nez, sur ses tempes. Je lui en voulais de cette défaillance légère de son corps, comme d'une fatigue supplémentaire qu'elle eût imposée à mon goût pour elle. La contrainte de ma respiration, l'engourdissement de mon bras sur lequel sa tête reposait, cette économie de vie et de mouvements dans le moment où j'étais avide de commencer la journée, tout ce qui était contenu pour Laurence, maîtrisé pour Laurence, m'éloignait d'elle, et la condamnait à son réveil à me retrouver hésitant, apparemment lassé d'elle et guéri du charme de la nuit. La chaleur. J'aurais voulu me lever et sortir sans bruit, sortir seul, échapper au matin poisseux de la chambre, retrouver des rues, les fleurs et les fruits des marchés, d'autres visages et l'ivresse d'être seul. J'en voulais à Laurence. Je rêvais de départs, de circonstances fortuites qui faciliteraient la ruine de nos projets. Je regrettais de n'avoir pas indiqué d'adresse fixe où m'écrire, ce qui me privait d'une chance de fuir. Je ne voulais pas quitter Laurence, ni écourter notre voyage, mais j'aurais aimé que le sort nous séparât, m'obligeât à un retour immédiat. Je ne voulais pas vouloir notre séparation, mais je l'aurais subie avec une gratitude rageuse. J'aurais maudit un sort contraire à notre aventure, mais la contrainte seule pouvait la ranimer, la colère seule lui donner du prix. Que faisais-je, allongé dans le lit de Vérone, éveillé près de cette jeune femme endormie ? A quoi bon poursuivre une intrigue que ne pouvait plus conclure aucune victoire inespérée ? J'avais l'impression de comploter contre un mort. Ailleurs, Cécile s'éveillait. Je mêlais étrangement dans mon regret l'envie d'épouser Cécile et la constatation qu'elle s'éveillait toujours avant moi. Celui qui s'éveille le premier prend à sa charge l'amertume du matin. Il accueille l'autre, plus tard, dans un jour déjà purifié. Cécile ne me laissait jamais le soin de cette toilette. Cécile me consacrait ses pensées les plus ferventes, ses scrupules les plus sensibles. Cécile l'oubliait pour moi, se dévouait, se livrait, s'effaçait. En ce moment même elle ignorait tout de moi. Me croyait-elle seul ? Devinait-elle la présence de Laurence ? Je me reprochais

soudain de n'avoir pas menti assez soigneusement. Je devais bien à Cécile cette attention. Il fallait lui parler, la rassurer. Quelques mots suffiraient à lui occuper l'esprit, à la fixer dans son attente. Plus tard, à mon retour, je la retrouverais immobile. Ce dont j'avais la plus grande crainte — que les gens, loin de moi, accomplissent un mouvement autonome — serait conjuré par un appel téléphonique mieux que par des lettres. J'avais besoin des ruses du téléphone : les silences, la voix pressée, un peu de colère.

Nous fûmes l'après-midi à Venise. Nous sortions du garage lorsque le mauvais temps commença. Nous suivîmes des canaux qui ressemblaient à de longues flaques mouvantes et ridées. Laurence, ses cheveux collés par la pluie, jouait les amoureuses.

A Venise la poste ressemble à une caserne autrichienne. Au guichet se pressaient des Américaines aux omoplates saillantes. Cécile avait une écriture d'enfant, laide et illisible ; sûrement les employés se seraient trompés de casier. Où était Cécile ? Lors de mon départ elle projetait un séjour sur la Côte, dans une villa dont j'ignorais l'adresse. Comment trouver l'occasion d'appeler la France sans éveiller les soupçons de Laurence ? De la poste, il n'y fallait pas songer. Trop de monde et de bruit, une lumière de gare, une impression de catastrophe. Laurence m'attendait à la terrasse d'un café sous le Rialto. Combien de temps faut-il pour acheter des timbres ? Déjà trois ou quatre minutes avaient passé. Laurence aurait son air de tout comprendre, de dire oui au vice et au crime, de me pardonner les fautes que je ne commettais pas. Sa première phrase commencerait par « mais ».

Cécile n'avait pas écrit ; ou bien trop tard ; ou bien ailleurs. Je dus griffonner une fiche fixant une autre adresse et j'inscrivis « Côme », parce que c'était le chemin du retour.

La pluie cessa, reprit, cessa encore. Nous restâmes deux jours. Nous parlions avec plaisir. Sitôt que nous étions ensemble et que Laurence s'occupait de moi je cessais de penser à nous. J'étais toujours pris au piège de sa docilité. Parfois je songeais « comme elle est prudente », ou « comme elle est habile », mais je succombais au plaisir d'une navigation si savante. Laurence connaissait par cœur nos eaux, nos passes, nos récifs. Je n'étais pas sûr qu'elle m'aimât, mais j'étais sûr qu'elle aimait son aisance à voyager. Il suffisait qu'elle disparût une heure pour que mes doutes revinssent, et mon irritation. Je lui en voulais de ne pas *tenir* mieux contre moi. Son pouvoir s'exerçait vite, passait vite, et ne laissait que ce regret

désobligeant qui ne ressemble pas à l'amour. Venise noyée ne facilitait pas les choses. Nous allions d'un bar à l'autre : les bars se ressemblaient. Nous aurions pu vivre longtemps ainsi, sans voir les ennuyeuses beautés, les ennuyeuses pierres. Laurence portait un tricot d'un jaune presque blanc sur une jupe en toile rêche. J'éprouvais à la voir marcher devant moi des bouffées de contentement, de vanité, de surprise, et je pensais : « Nous sommes ensemble. »

*

Mais cette constatation ne suffisait pas à exorciser les maléfices de la présence. Au « charme » de Laurence je n'avais jamais songé à donner ce sens équivoque. J'y venais en désespoir d'explication. Notre plaisir d'être ensemble touchait si vite à la satiété, nos confidences au défi, chacune de nos démarches prenait un tour si funeste que je croyais déceler, sous cette débâcle, les pouvoirs d'une sorte de magie. Une magie grise, aux sorts troubles comme des fumées. Nous étions restés à Orta trente-six heures, à Côme une soirée, à Gardone moins d'un jour. Aux portiers d'hôtels je répondais : « Je ne peux rien vous dire, demain peut-être... » Nous conserverions de ce voyage des souvenirs de départs. Parfois nous pensions fuir, parfois nous pensions chercher, jamais nous n'attendions. Existait-il un complément à ces verbes ? A Venise Laurence constatait simplement : « Non, c'est impossible... » et nous changions de bar. Nous changeâmes aussi d'hôtel, le second matin, après avoir cherché au directeur du Sandwirt une querelle d'Allemands.

Je ne suis pas sûr que Laurence partageât vraiment ma fièvre mais elle était incapable de l'apaiser. Elle ne détestait pas flotter au gré d'autrui ; ma passion, mes caprices, la bougeotte ou le lyrisme : elle n'y voyait que des prétextes à vivre mal, c'est-à-dire de façon intéressante. Nous commentions ces mouvements désordonnés. Nous n'avions même pas l'illusion de passer une semaine à Venise. Dès le premier soir nous pensâmes au départ. Il me semblait, si j'accélérais le rythme du voyage, qu'il perdrait de sa signification. Je voulais éviter tout séjour, toute immobilisation ; je savais comment le temps et les lieux portent témoignage, et que nous tromperions leur vigilance en allant vite. Que ce voyage devînt une course, j'y trouvais de la sécurité. Laurence ne pourrait pas retenir contre moi des charges aussi

absurdes que la hâte, l'instabilité, des nerfs excessifs. Alors qu'un ennui à deux lentement distillé, la fatigue des haltes, ce long repas en tête à tête à quoi ressemble si facilement un voyage nous auraient voués à la solennité conjugale, dont on ne réchappe pas. Nous traversions les places comme des prisonniers enchaînés par les menottes, l'un vif et l'autre fatigué, l'un tirant l'autre, l'un excédé, l'autre inconscient, incapables de nous séparer, incapables de nous supporter, avec la double moiteur de la chaleur et de la pluie qui collait notre linge, et l'éblouissement du soleil dans nos yeux au détour des murs. Côte à côte, nos pas se désaccordaient. L'un derrière l'autre, le premier accélérât sa démarche, ou le second la ralentissait, assez pour que cela parût une provocation, pas assez pour se perdre de vue. Si Laurence parlait avec une apparence de naturel je pensais « cause toujours ! » Se taisait-elle, je comptais mes pas : « Cent pas, et elle n'a rien dit. Deux cents pas, elle n'a toujours rien dit. » Un quart d'heure plus tard je lui avouais ces petites arithmétiques et nous en riions ensemble. Mais je savais que notre rire était faux, aussi faux que mes rages, aussi faux que mes scrupules, et nous vivions entourés d'artifices sans pouvoir affirmer que les artifices étaient ici plutôt que là, dans le plaisir plutôt que dans l'ennui, incapables de déceler le mensonge, de séparer le vrai du faux, de tenir ou de lâcher, de continuer, de briser, de conclure.

Vingt fois, je crus avoir trouvé la force de quitter Laurence. J'étais prêt à m'appuyer sur les pires raisons : l'ennui de marcher le long des canaux, l'irritation croissante que me causaient la voix, les paroles, les gestes de Laurence, ce sentiment d'absurdité qui me brisait la tête comme une migraine et me faisait répéter tout bas (ce qui n'est pas une façon de dire, car je parlais vraiment à voix basse) : « Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? Venise plutôt qu'une autre ville où je serais seul ? Pourquoi partager à tout prix ce peu de santé, ce peu de patience et de force si vite épuisées, dont j'aurais fait peut-être, seul, un meilleur ou un plus long usage ? » A aucun moment je ne me tournai vers Laurence. Lorsqu'une maîtresse, au seuil d'une dispute, me priait comme elles font toutes de « me mettre à sa place », je ne feignais pas le sourire désolé qu'elle me reprochait si longtemps. Elle ajoutait toujours (puisque ce sont là des expressions enchaînées l'une à l'autre) : « Si tu en es capable », et je constatais que j'en étais incapable. Parfois le matin, si j'étais dispos, guéri provisoirement des incertitudes où je suis toujours engagé, il m'était arrivé de penser à l'autre, de lui vouloir du bien, du repos, de l'espoir. Ou bien encore les veilles de

fêtes, lorsqu'on court les boutiques, j'avais parfois acheté des cadeaux. On enveloppait la boîte blanche d'un papier décoré de bougies et de sapins. Je pensais : « J'aime une femme, c'est Noël et je lui prépare une *heureuse surprise*. » Il me fallait l'entraînement des rues, les vitrines qu'on regarde. Ce que j'aimais, c'était moins le plaisir de la personne à qui je destinais mon présent que ce geste, cet air d'aimer, cette inclination qui me penchait vers elle et détournait de moi, un moment, l'habitude douce-amère de l'égoïsme. Ces mots — égoïste, instable — que l'on trouvait sur la langue de mes amis lorsqu'ils parlaient de moi, me paraissaient vains. Je les accueillais avec un sourire assez satisfait, mais navré qu'on perdît du temps à ces bavardages. Je n'avais jamais nié que je fusse instable, égoïste. Ce sont des *défauts*. Défaut de paix, défaut d'amour : là-dessus j'en avais plus à dire que mes juges. Puisque Laurence était à mes côtés je me fondais sur son exemple. Que me proposait-elle qui fût capable de me guérir ? Quel sacrifice, quelle méthode ? Je pensais à ces amants qui se jettent à la tête : « Et toi ? Et toi ?... » Toutes les femmes avaient joué avec moi à qui commencerait le premier. Laurence et moi nous nous étions promis, en somme, de tricher avec cette règle. Peine perdue. Nous nous retrouvions deux à attendre que l'autre se découvrit. Je voulais bien me jeter à l'esclavage, mais on n'entre pas de plein gré en prison. Laurence ou une autre, je voulais des chaînes, des coups, l'injustice, le fait du prince, mais de toute ma force je repoussais le collage. Collé avec une partenaire de lit, collé avec l'argent, collé avec les bons, puis les mauvais sentiments : j'avais été tout cela. Il s'agissait de toute façon de faire durer le plaisir. On mijote ainsi les mariages. Je voulais bien mijoter Cécile, aimer Cécile à feu doux, mais de Laurence j'avais attendu le joug, un empire absolu, mes révoltes réprimées.

Mon tyran marchait à ma gauche, nos doigts accrochés.

— Tu es fatigué de nous ?

Comme elle avait laissé passer l'occasion ! Fatigué de Laurence ? J'avais été si souvent brisé de Laurence, coléreux de Laurence. J'avais souffert d'elle comme d'infections ou de blessures. Désormais l'anémie commençait. Le soir son corps serait ce café fort, ce chemin frayé. De quoi me tenir éveillé et me guider. Vers quoi ? Il y avait eu autrefois, hier encore à D..., à Orta, le sommeil. Nous y entrions sans histoire, nous étions des frères, des blancs chez les sauvages, des amoureux de luxe qui ne posent pas d'équations sordides. Laurence ne serait jamais enceinte de moi ;

Laurence ne saignerait pas, ne mordrait pas ; Laurence avait glissé en moi, puis hors de moi, comme les voiliers traversent un rêve.

Le soir du deuxième jour nous renonçâmes à Rome. Cela se fit tacitement. Il fallut demander la note d'hôtel et la payer, s'inquiéter d'un porteur et l'accompagner jusqu'au bateau. Sur le vaporetto, à deux pas de l'homme entouré de nos valises, Laurence se tenait droite. Je lui demandai :

— Florence ? Milan ?

A son haussement d'épaules je découvris qu'elle était sans doute épuisée. Nos forces avaient coulé de nous. Nous les avions usées à des bêtises : les conversations des repas, la courtoisie des réveils, les promenades. Je souhaitais passionnément que Laurence partît. Nous allions sauver le meilleur. Bien plus tard nous nous reverrions peut-être. Laurence n'aurait pas changé puisqu'en cet instant elle paraissait si vieille. Parfois je verrais, aux carrefours de Paris, collées à des panneaux blancs sous un drapeau, les affiches annonçant une exposition de Laurence. Le soir du vernissage je serais riche d'un secret. Je mentirais à ma compagne de ce soir-là, j'imaginerais les mensonges de Laurence avec l'intuition paresseuse qui serait décidément notre marque. Nous nous laisserions tous deux aller à ce courant des mots — temps, âge, peine — à ce sentiment de pays perdu, de mort lointaine, qui fait de toute histoire d'amour un roman anglais. Mais auparavant nous aurions encore ces scènes à jouer : un retour, un au revoir et le reste du monde à retrouver comme on retrouve le jour en retirant des lunettes noires. Je n'avais pas sollicité de Laurence qu'elle m'aimât ; je l'avais invitée, comme à danser, à ce voyage qui nous léguerait son air de valse. Un mineur qui pulvérise une gemme à coups de pic, un conquérant qui jardine, la brutalité occupée à coudre, la passion à tricoter, nous qui bavardions à mots rares : j'avais ces images dans la tête, ce rire qui faisait mal, et Laurence, à mes questions, répondit :

— Milan, n'est-ce pas ? Et puis la France.

*

C'est de Menaggio que j'appelai Cécile. J'attendis sur la terrasse de l'hôtel qu'on obtînt la communication avec Paris. J'étais malade. Ce n'était plus de la fatigue mais une véritable maladie, avec l'envie de se coucher et d'attendre. Il me semblait que dix épaisseurs de verre fumé, entre le soleil et

mes yeux, n'eussent pas apaisé la fièvre rouge des paupières. Des enfants venaient trébucher dans mes jambes. Les femmes aux aisselles rasées sous la robe large les appelaient. Elles avaient la peau brune, l'air d'anxiété heureuse des mères et je flairais la joie, le fil des heures, la paix coincée entre le premier et le dernier cri, le premier geste (pour caresser des cheveux en broussaille) et le dernier (pour tâter un flanc fidèle), et le cœur me levait avec la chaleur, la haine, l'envie de frapper. Du balcon de la chambre où elle était demeurée Laurence pouvait peut-être m'apercevoir. Elle voyait aussi le lac, une barque surmontée d'un parasol bleu, d'autres enfants qui se baignaient, et sans doute le bruit montait-il vers elle comme il venait jusqu'à moi, des vaisselles remuées, des voix. Sur la pelouse on avait étendu une couverture au centre de laquelle étaient posés les jouets, comme l'appât au centre d'un piège. J'imaginais les corps des bonnes femmes, des enveloppes de peau distendues par la maternité, avec les veinules bleues des jambes, le sillon sombre du ventre. Lorsqu'on m'appela je retirai mes lunettes et je traversai la terrasse dans un éblouissement blanc.

Surprise, rassurée, confirmée à la fois — comme prévu — dans ses doutes et dans ses espoirs, Cécile fut tout cela et encore autre chose : précise. Elle m'indiqua la date de son départ pour la Côte, l'adresse et le numéro de téléphone de la villa du Cannet où elle se trouverait ; elle ne fit pas mystère de son désir de m'y voir. Elle oublia pour la première fois depuis longtemps d'être maladroite. Elle ne me dit pas « j'étais sûre »..., mais « je suis très heureuse ». J'avais le sentiment que, loin de moi, ce laborieux maçon n'avait pas abandonné l'ouvrage. Cécile édifiait sa maison et ne désespérait pas de m'y enfermer. Il me sembla que c'était justice, que ce zèle méritait récompense. Je promis tout ce qu'on voulut. Je sortis de la cabine du téléphone impatient de retrouver Laurence et curieux de connaître ce qu'elle aurait découvert pour conjurer la bonté de Cécile. Ce qui était salut pour moi était péril pour Laurence. Du moins voyais-je ainsi les choses. J'attendais qu'à son tour elle montrât de la fermeté, de l'imagination. Entre Cécile et elle j'étais prêt à arbitrer ces enchères : la chance m'adjugerait à la plus inventive, au plus rigoureux despote.

Laurence m'accueillit avec les marques d'une extrême fatigue.

— Tu as appelé Cécile ? Est-elle toujours douce ?

*

J'eus honte. Laurence connaissait l'adversaire, les armes de l'adversaire ; elle les avait jugées et dédaignait de s'y affronter. Laurence n'était docile qu'à elle-même, soumise qu'à l'image d'elle-même qu'elle désirait offrir. Elle n'avait jamais été, comme Cécile, modeste. Elle n'avait jamais renoncé, comme Cécile, au souci de sa gloire. Que Laurence tombât, refusât, transigeât, rompît, c'était toujours en soignant le trait. Aussitôt, et sur ce seul mot — douce — qu'elle avait jeté en souriant, je me représentai une Cécile subalterne, assouplie par l'humilité, aux accommodements roturiers. Puis en face d'elle une princesse Laurence, un petit fauve seigneurial habitué au règne, à la compassion, à l'ordre. Ces comparaisons pèsent des mérites douteux.

Je pouvais aussi bien, dans l'instant qui suivit la question de Laurence, me ranger à ses côtés ou la détester. Je ne choisis point de la détester ; j'eus l'impression plutôt d'être choisi par la rancune comme son meilleur soldat. On peut donner des gifles dans ces cas-là. On peut aussi se sentir porté par un grand mouvement jusqu'au bord des explications. On voudrait préciser, prier, livrer enfin le secret. Dans la minute j'aurais pu dire à Laurence la vérité, la lui faire partager. Qu'elle m'aidât, et je pouvais encore l'aimer. Mais Laurence souriait. Quatre années j'avais eu la nostalgie d'une lumière que Laurence avait détournée. Si j'étais tellement fatigué c'est qu'il s'agissait d'une vieille fatigue. J'aspirai brusquement au repos que me préparait Cécile. Je résolus de m'y acheminer comme vers le terme normal du voyage. On part avec l'une, on revient chez l'autre. Laurence ne m'avait pas quitté des yeux. Que devinait-elle des mouvements qui se partageaient ma résolution ? La curiosité, la colère, la tendresse, une gentillesse déjà sournoise : je me sentais le lieu de passage de ces sentiments dont chacun excluait tous les autres mais qui me laissaient, moi qui les hébergeais tour à tour, dans un état de liberté exténuée. Est-ce la liberté que lut enfin Laurence sur mon visage qu'elle tenait entre ses deux mains ? Je vis ses traits grossir, ses yeux et ses lèvres fixés obstinément dans leur sourire, et j'embrassai une fois de plus le sourire, cette façon d'être, cette façon de répondre, cette façon, peut-être, d'avoir mal.

La nuit fut écrasante. Nous avons ouvert les trois fenêtres de la chambre et les rideaux volaient dans le vent chaud. Laurence, pour la première fois, chercha le plaisir, à le renouveler, à l'épuiser. Un peu d'égarement me surprit à mesurer le sien. Le même jour Cécile et Laurence avaient donc inauguré envers moi des attitudes nouvelles ; l'habileté chez l'une, la

sensualité chez l'autre. Pourquoi avais-je l'impression que la ruse était plus naturelle que cet abandon soudain ? Etais-je résolu à donner désormais, quoi qu'il advînt, raison à Cécile ? Ces démarches parallèles détournèrent mon attention du plaisir lui-même et, le lendemain matin, nous feignîmes tous deux l'oubli de la nuit passée.

Nous roulâmes tout le jour dans la chaleur, dépassâmes Gênes et fîmes halte à Rapallo. Nous étions à Nice le lendemain. Le goudron y mollissait sous la semelle et les garçons de café jetaient à la volée l'eau des carafes sous les tables. Parfois nous levions les yeux vers un ciel aux nuages enflés comme des abcès. Laurence avait aux joues des cernes bleus qui paraissaient bruns sous le hâle et ses yeux agrandis logeaient la fatigue, la fièvre, l'orgueil de ne pas céder. Nous repartîmes. A la tombée de la nuit nous fîmes à B..., où les Niçois font du ski en hiver. A cette saison le village paraissait désert et les hôtels fermés. Nous choisîmes le plus imposant et frappâmes à la porte. On voulut bien nous y loger à la condition que nous prendrions ailleurs nos repas.

A travers les couloirs sonores nous fîmes une promenade de fantômes, de chambre en chambre, derrière une femme habillée de noir.

— On ôte les tapis pour l'été...

Elle répétait cela lorsque nos voix résonnaient trop cruellement. Je voyais Laurence au bord des larmes. Nous acceptâmes une chambre immense dont la femme ouvrit théâtralement la fenêtre sur un trou bleu qu'elle appela « la vue ». Laurence s'accouda au balcon. Je fis monter nos valises et je conduisis la voiture au garage. Lorsque je revins Laurence avait pleuré. Je la forçai à rentrer, l'aidai à se dévêtir et elle s'allongea, endormie comme on meurt, son masque d'Egyptienne à peine dérangé par la détresse.

Elle parut s'éveiller au bout de quelques minutes.

— Va dîner, me dit-elle.

— Je n'ai pas faim ; repose-toi, répondis-je.

Elle se détourna et je me levai lorsque je fus assuré que son sommeil était profond. Je me changeai sans bruit dans la salle de bains. J'avais la main sur la poignée de la porte lorsque Laurence se retourna une fois encore :

— Pourquoi mens-tu si souvent ?...

Je restai immobile un moment, puis je sortis.

Je dînai dans une espèce d'auberge où l'on vendait le tabac. L'endroit devait être envahi, l'hiver, par les sportifs économes. Sans me consulter on me servit du potage et du bœuf bouilli. Il était tard, j'étais presque seul ; je

ne craignais pas que l'on fît marcher le poste de radio, ni que le dîner fût mauvais ni que les voisins fussent bruyants. J'étais seul et j'avais cessé d'avoir peur. Il n'y avait pas, pour la première fois depuis dix jours, entre le monde et moi, ce miroir dans lequel je voyais s'inscrire les scènes avant de les avoir observées moi-même, ces oreilles qui entendaient pour moi, cette sensibilité qui souffrait pour moi, ou bien pour laquelle je souffrais, pour laquelle je tentais de deviner et d'écarter ce qui la ferait souffrir, et nous ne savions plus où étaient nos goûts, nos répulsions, nos besoins, l'autre nous absorbait tout entier, nous volait à chaque instant notre vie afin qu'elle lui fût consacrée, et s'il ne la volait pas nous la lui offrions, et s'il la refusait nous l'accusions de déloyauté. Tout cela était fini. Pour la première fois depuis deux semaines je pouvais aimer le bœuf, le silence, le bruit, le temps, sans me soucier du goût de Laurence. Pour la première fois je pouvais croiser un regard sans poser la double question : que pense Laurence de cet homme ? Que pense cet homme de Laurence ? La représentation à deux était interrompue, qui épuise si vite les forces parce qu'elle est toujours à la merci d'une défaillance du partenaire.

Je pouvais entreprendre sans consulter, réussir sans partager, échouer sans subir de jugement ; je pouvais jouer ma chance sur les numéros de mon choix. Laurence avait emporté dans son sommeil les maléfices des derniers jours. Je l'imaginais assaillie de cauchemars, livrée aux démons qui m'avaient abandonné pour l'investir, subissant dans la moiteur du lit que je ne partageais pas l'espèce de maladie qui payait sans doute ma santé.

Aussitôt, et parce que je la sentais dans un état de moindre résistance, je pensai qu'il fallait lui parler. Il fallait aussi la quitter, bien sûr, et partir loin d'elle, et rejoindre Cécile, et nier les raisons qui m'avaient poussé au voyage, mais ce n'étaient là que des comédies secondaires, qui se feraient d'un mouvement tout naturel lorsque j'aurais annoncé à Laurence mon intention de partir. C'était le plus urgent : *dire*, commenter agressivement le départ. Je ne voyais pas d'autre moyen de conjurer l'échec que nous fuyions depuis dix jours. Non seulement il fallait fuir, mais il fallait que la fuite fût claire, motivée, racontée à l'avance. Au lieu d'être la dernière d'une série de tristesses, elle en deviendrait l'exorcisme et le remède. Nous fuirions une situation reprise en main.

L'envie m'empoigna d'aller réveiller Laurence sans délai, et de lui assener le coup dans la surprise du demi-sommeil. Mais était-ce un coup ? N'attendait-elle pas que la délivrance vînt de moi, avec la même sorte

d'espoir que j'avais mise, à Venise, à attendre que le sort décidât pour nous ? Loin de le craindre, n'espérait-elle pas ce constat d'échec qui lui permettrait de me *charger*, sans entamer rien à quoi elle tînt encore réellement ?

Je ne voudrais pas noircir après coup des sentiments aussi partagés. Peut-être, sûr d'affliger Laurence, me serais-je jeté au pied de son lit, la secouant pour l'éveiller et lui imposant mes raisons. La blesser, l'observer, juger que mes coups portaient, c'était d'une certaine façon agir, mettre entre Laurence et moi des actes et un souvenir impardonnables. Mais s'il s'agissait seulement d'accomplir une démarche inscrite dans les desseins, les espoirs, les besoins de Laurence autant que dans les miens, s'il s'agissait de tenir un rôle que secrètement Laurence m'avait déjà assigné, mieux valait tarder, paraître composer, c'est-à-dire enfoncer Laurence dans la crainte et l'amener peut-être à se découvrir la première. Nos honneurs étaient renversés ; c'était à qui ne prendrait pas l'initiative de l'adieu. Nous avions atteint ce degré des usages à deux où l'on préfère la situation d'abandonné à celle d'instable, qui exprime une moins bonne santé.

Ainsi passa la soirée, avant que j'eusse trouvé des raisons convaincantes d'attaquer Laurence sans délai. A la réflexion, je me confirmai cependant dans l'impression que l'attaque était nécessaire et qu'il ne faudrait pas la différer très longtemps.

Le lendemain ma fièvre offensive tomba dès le réveil. La charité, l'indolence et le plaisir de ne toucher à rien m'imposèrent silence. Nous nous observâmes. A l'armistice vénitien succédait une sorte de mobilisation permanente. Nous avions le sentiment d'être à la veille de l'épreuve ; nous n'espérions plus rien sauver ; l'avenir était au pouvoir des armes. Malheureusement, la défaillance de Laurence ôta beaucoup de sa solennité guerrière à cette veillée. J'eus l'impression que l'épidémie décimait le camp adverse. Allais-je une fois de plus remporter une victoire sans bataille ?

Nous nous promenions avec des lenteurs de convalescents. B... est située à la limite des sapins et des grands prés ; les paysages y possèdent le charme de la haute montagne, avec ses pierres, ses flancs arides et le passage proche des nuages. De ces promenades Laurence revenait à bout de forces et j'observais son visage amaigri, son nez un peu pincé, avec incrédulité. Il faisait presque froid, ce qui rendait gris le hâle italien. Le troisième jour, comme nous déjeunions, un orage — le troisième du voyage — éclata ; le ciel s'était couvert en moins d'un quart d'heure ; le

premier coup de tonnerre ébranla le chalet. Lorsque je levai les yeux sur Laurence je la vis si pâle que je me dressai à demi et posai ma main sur la sienne. A ce geste d'acteur elle répondit en levant des yeux pleins de larmes. Tant de larmes en si peu de jours ! Cette douleur ou cette rage démonstrative me parut le comble du dépaysement. Où était ma vraie Laurence ? Vraie ou fausse, celle qui déjeunait en face de moi se leva brusquement et sortit. Autour de nous, les clients attablés soulignèrent ce départ d'un silence plein de sens. Je dus allumer une cigarette pour garder contenance et me prouver à moi-même que ma main ne tremblait pas. Ma colère était extrême. Je pardonnais tout à Laurence, sauf le ridicule où de pareils mouvements me jetaient. Lorsqu'elle revint je ne me levai pas. Elle s'assit devant moi, toute disloquée, un sourire posé sur ses lèvres entrouvertes. Sur son front une humidité perlée, abondante, qui n'était pas de la pluie. Ses joues étaient blêmes. Laurence avait vomi.

*

Je ressemble à ces héros que le hasard révèle ; sous le comptable patientait un guerrier, nul ne le savait. J'ai du goût pour les circonstances extraordinaires. Un accident, un scandale, une maladie : j'étais à mon affaire. Je fis ce qui convenait à la situation — pâleur, sourire, chuchotements voisins — sans renoncer à l'extrême dignité de notre jeu. Nous parlâmes bas, Laurence but un verre d'eau, j'écrasai ma cigarette et nous nous levâmes avec naturel. Il fallut franchir en courant la prairie qui nous séparait de l'hôtel, que l'orage avait déjà détrempée. Je serrais contre moi cette petite fille silencieuse qui trébuchait, si mince, que ma main posée sur son épaule meurtrissait. A l'hôtel nous fîmes apporter un radiateur électrique et de la tisane. Laurence se coucha. Les couleurs que son visage avait reprises étaient fiévreuses. Elle se mit à parler avec volubilité, en me tenant les deux mains dans ses mains brûlantes. Un monologue qui dura longtemps, dans lequel il était question de loyauté, de sagesse. Cet excès de faiblesse appelait un excès de violence. Deux jours auparavant, déjà, ce désir d'achever l'adversaire, si fort chez l'homme, m'avait saisi. Il se trouva qu'aux mots de Laurence — loyauté, sagesse — les miens répondaient à merveille. C'est par loyauté que je parlais, par sagesse que je partais, de sorte que toute cette exécution fut menée dans un sentiment d'honneur, de

prudence, de raison, qui me faisait horreur au fur et à mesure que mes aveux lui conféraient une réalité sans remède. Nous ne pouvions plus nous donner l'un à l'autre qu'un peu de paix. Mais Laurence parut en bénéficier seule. Au contraire, en moi, une angoisse inattendue s'installait. Je parlai longtemps pour la conjurer. Ce fut peine perdue. C'étaient aussi joie, plaisir, complicité perdus. Nous nous retrouvions pauvres. Ce butin que nous avions amassé en trois années et en deux semaines, qui me paraissait l'heure d'avant si dérisoire, voilà que sa perte me ruinait. Je le sus lorsqu'à mon tour je fus plein de paix. Sans doute était-il trop tard pour rien changer ; sans doute avait-il été trop tard plus d'une année auparavant, l'autre printemps, lorsque Laurence m'avait annoncé sa trahison. J'avais cessé ce matin-là de croire à la fiction d'une Laurence *différente*. Je n'avais pas cessé de l'aimer, mais j'avais cessé de croire à cet amour comme à une magie, comme à une aventure singulière qui méritait qu'y fussent consacrés le meilleur de moi, le plus obscur, le plus déchirant, ces mouvements sans aveu ni espoir, sans but, sans règle, qui seuls appellent la passion de l'autre et la nourrissent. Je compris enfin que cette crédulité était perdue pour toujours. Il n'était plus temps de juger cette crédulité : sotte ou précieuse, stérile ou riche, qu'importait désormais ? J'avais aimé Laurence et d'une certaine façon, quoi qu'il pût arriver, je lui serais fidèle. Il me semble qu'elle devait attendre un engagement de cette sorte. Mais je savais aussi qu'elle préférerait à l'engagement le silence, l'apparence de désinvolture dont nous avons fait une fois pour toutes notre style. Il faudrait que désormais, entre nous, l'amour allât sans dire. Je posai mon front sur la main de Laurence et me tus. Une dernière fois, je lui faisais confiance.

*

Nous quittâmes B... le lendemain matin. Un train pour Paris partait de Nice à midi. Nous bavardâmes gaiement pendant l'heure que dura le trajet. A la gare, nous confiâmes à un porteur les valises de Laurence et nous allâmes prendre son billet. Nous attendions derrière un guichet lorsque nos regards se croisèrent dans le miroir d'une vitrine. Nous regardions tous deux pour la dernière fois cette mince jeune fille, ce long jeune homme, qui savaient vivre.

Le train partit et je quittai la gare, distrait de ma tristesse par le bruit, ou du bruit par ma tristesse, je ne sais.

Je cherchai un garagiste qui vendît la sorte d'huile que je désirais. On fit le plein et je pris la route de Cannes. Il n'était pas nécessaire d'annoncer ma présence. Cécile m'attendait déjà, m'attendait encore. Rien ne troublerait le plaisir de cette arrivée inopinée. Cécile n'était pas de ces personnes à qui l'on doit toujours téléphoner. Cécile était sûre. Cécile m'aimait. Je décidai de ne pas m'arrêter pour déjeuner. J'imaginais déjà comment je rudoierais Cécile, exigeant un sandwich à deux heures de l'après-midi, la grossièreté joueuse, etc. Au bout de dix kilomètres je m'avisai cependant que mon arrivée gênerait, sinon Cécile, au moins ses amis, sa famille. Mon air de croire que tout m'était dû la mettrait dans une posture un peu humiliée. Les témoins sont sensibles à ces hiérarchies que le téléphone, les lettres, la courtoisie introduisent dans l'amour. Je m'arrêtai pour appeler la villa du Cannet. J'eus Cécile à l'appareil, à qui j'annonçai mon arrivée. Peut-être n'était-elle pas seule ? Il me sembla que sa voix n'était pas convaincue. Je protestai de mon impatience, je fis l'inventaire de mes tendres sentiments, un peu scandalisé d'avoir à plaider une si bonne cause. Cécile devina sans doute mon irritation, car elle aussi protesta de son plaisir et m'assura que les choses étaient des plus simples. « Les choses ?... » Une gêne sournoise m'oppressait lorsque je remontai en voiture. La chaleur qu'il avait fallu mettre à convaincre Cécile, cette espèce de verve amoureuse dont j'aurais préféré me sentir dépourvu, semblaient avoir brûlé beaucoup de chances en peu d'instant. Je voulais bien combattre pour dix causes indifférentes mais je trouvais que c'était payer cher mon retour que d'avoir à reconquérir Cécile. C'est dans ces sentiments que je franchis les derniers kilomètres et j'abordai les maisons du Cannet irrité contre Cécile et contre moi, encore satisfait de la revoir et d'assurer mon pouvoir sur elle, mais le cœur, instruit par le voyage, plein déjà de sévérité.

Janvier-avril 1956.

FIN

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957, n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de*

ses ayants droit ou avants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1956.

2-266-01911-2

OceanofPDF.com

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782266304290) le 05 septembre 2019.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.



OceanofPDF.com